

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 19 Mars 1874.

No. 12.

POÉSIE.

PENSÉES.

Eloignez-vous toujours avec beaucoup d'horreur
De l'homme médisant et calomniateur.

Les honneurs sont des dons qu'on paye avec des larmes ;
C'est avant d'y goûter qu'on y trouve des charmes.

Qui n'est bouillant dans sa jeunesse,
Sera de glace en sa vieillesse.

Celui qui prend trop tôt part à la politique
Fausse son jugement, devient fourbe et caustique.

Les grands arbres souvent sont frappés de la foudre,
Les rois souvent aussi voient leurs trônes en poudre.

Ceux qui jeunes encor, sont froids pour leur pays,
Quand ils deviendront vieux, seront ses ennemis.

Au milieu des vieillards le jeune homme en silence
A peine parlera pour sa propre défense.

Qu'à vos devoirs votre fidélité
Soit en raison de votre dignité.

Ceux dont le front rougit facilement,
Presque toujours, ont le cœur innocent.

Un homme seul en vaudrait deux
S'il faisait tout en temps et lieux.

Ne regardez jamais comme mal avoué
L'acte dont le motif ne vous est pas connu.

On trouve toujours bon le pain
Que vient assaisonner la faim.

Chacun se sent maître chez soi,
Sur son fumier le coq est roi.

Si votre ami vient vous tendre la main,
Ne l'allez pas remettre au lendemain.

Gardez bien votre cœur de l'atteinte ennemie,
Parcequ'il est en vous le siège de la vie.

Nous préférons les biens des autres !
Eux aussi préfèrent les nôtres.

La prière d'un puissant
Deviend un commandement.

M.



LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



IL fallut creuser une fosse pour la sépulture de Bertrand qui fut enterré près de la fontaine, au pied d'un grand arbre. Toinette s'était couchée sur la tombe de son mari et ne voulait plus la quitter. Juliette lui envoya Emma et Cécile. Les deux petites se jetèrent à son cou et lui dirent en pleurant :

—Ma bonne Toinette, tu veux donc désobéir à ton mari, qui t'avait dit de nous protéger. Tu ne nous aimes donc plus, puisque tu nous abandonnes ?

La pauvre femme embrassa en sanglotant les deux petites filles et se leva silencieusement. Mme Bartelle lui tendit les bras. Les deux femmes se tinrent longtemps embrassées. Enfin Toinette se dégagea des bras de sa maîtresse ; puis, posant la main sur la tête des enfants, fixant les yeux sur la fosse où son mari dormait du sommeil éternel, elle murmura d'une voix entrecoupée de sanglots :

—Sois tranquille, Bertrand, je vivrai pour elles, et quand nous nous reverrons là-haut...

Elle ne put achever et laissa tomber sa tête sur l'épaule de Mme Bartelle, qui serra de nouveau sur son cœur la bonne et fidèle domestique.

On ne put partir que le lendemain. Outre ce retard, les chariots, trainés désormais par un nombre insuffisant de bœufs, ne pouvaient marcher que fort lentement. A chaque passage difficile, il fallait atteler tous les bœufs au même chariot, puis revenir faire la même opération pour le second wagon.

Il manquait pour diriger les efforts et les travaux des Hottentots, la main énergique d'un homme. Valentin ne pouvait se lever, et, malgré tout son courage, il était incapable de rien faire.

Juliette fut obligée de prendre la direction de la caravane.

Il serait impossible de dire toutes les luttes qu'elle eut à soutenir contre la paresse et l'ivrognerie de ses domestiques indigènes, contre les obstacles et les dangers sans cesse renaissants d'un trajet de près de trois mois à travers des prairies immenses, des plaines sablonneuses et des forêts inextricables. Outre la surveillance incessante que réclamaient d'elle la direction du voyage et le gouvernement des Hottentots, il lui fallait encore s'occuper des enfants et soigner Valentin, qui fut très-longtemps à se rétablir.

Pendant quinze jours, il eut constamment le délire.

Le nom de Juliette revenait à chaque instant sur ses lèvres. La pauvre femme, les yeux fixés sur la figure amaigrie de son cousin, tressaillait chaque fois qu'elle entendait prononcer son nom. Mais un sourire navrant, inspiré par quelque cruelle pensée, remplaçait presque aussitôt le sou-

rire de bonheur qui avait un instant effleuré ses lèvres. Elle cachait alors sa tête dans ses deux mains et sanglottait avec une profonde amertume.

Lorsque, au bout d'un mois environ, Valentin put marcher et monter à cheval, il fut frappé d'admiration en voyant avec quel mélange d'énergie et de douceur Juliette savait se faire obéir des Hottentots. Outre la femme gracieuse, douce et bonne qu'il avait connue, il en découvrait une autre toute nouvelle pour lui, dont le courage et l'intelligence le remplissaient d'étonnement. Tous ces sentiments se peignait si bien, même à son insu, dans ses discours et sur sa physionomie, que, plus d'une fois, le cœur de Juliette battit d'orgueil et de joie en devinant ce qui se passait dans celui de son cousin.

Bien qu'il n'eût pas dit un mot à ce sujet, bien que lui-même peut-être ne se fût pas encore avoué le changement qui s'était opéré en lui, Juliette se sentait aimée. Elle, non plus, ne voulait pas se l'avouer, mais cette pensée que son esprit se refusait à formuler, son cœur en subissait l'influence, qui lui inspirait une nouvelle énergie.

Souvent, pendant le repas du soir, ou bien au moment du départ, Juliette promenait un regard attentif et vigilant sur tout ce monde dont elle était le chef et la providence. En songeant que c'était peut-être au courage et à l'énergie d'une faible femme comme elle que tous les objets de son affection devaient d'avoir surmonté tant de périls, elle éprouvait une enivrante sensation de fierté. Mais un souvenir cruel semblait toujours empoisonner ce moment de bonheur et assombrir la physionomie de la jeune femme.

En approchant de Kuruman, la station principale des missionnaires, on commença à rencontrer du monde sur la route. Il va sans dire que nous nous servons du mot *route* pour caractériser le chemin que suivaient les voyageurs, et qui n'était marqué que par la trace du passage d'autres chariots. Quant à des chemins proprement dits, depuis Colesberg, il n'y en avait plus la moindre apparence.

Quelques-uns des indigènes rencontrés par la petite caravane marchaient plus vite que les chariots de Mme Bartelle. Ils annoncèrent à Kuruman l'arrivée de nos voyageurs, et racontèrent ce qu'ils avaient appris des Hottentots au sujet du courage et de la bonté de la jeune femme.

XXXI.

Les missionnaires, bons juges en matière de courage et de dévouement, firent une véritable ovation à Juliette, qui fut touchée de leur empressement et de leurs prévenances affectueuses. Quant à ses petites filles, tout le monde les embrassait et les caressait avec un intérêt et un attendrissement faciles à comprendre.

Peu de temps après son arrivée à Kuruman, Mme. Bartelle tomba malade à son tour. Les natures nerveuses comme la sienne, uniquement soutenues par l'énergie morale, montrent en effet une résistance singulière à la douleur et à la fatigue tant que dure la lutte. Dès que le combat est

terminé, l'excitation qui leur a communiqué une vigueur factice s'éteignant peu à peu, le corps reste épuisé, anéanti, comme pendant la réaction qui suit un violent accès de fièvre.

A l'époque où Mme. Bartelle arriva à Kuruman, la mission avait pour chef M. M., dont nous ne reproduisons ici que les initiales pour ne pas alarmer sa modestie. Il est, du reste, très connu maintenant, non-seulement en Afrique, mais en Europe.

Comme la plupart des missionnaires, M. M., possédait quelques notions de médecine. Il s'empressa d'accourir au chevet de Mme. Bartelle.

Le calme et la bonne nourriture ainsi que le repos du corps et de l'esprit ramenèrent bientôt Juliette à la santé.

Quant à Valentin, qui était complètement rétabli, il témoignait à sa cousine une telle affection et une telle sollicitude de tous les instants, il entourait les enfants de tant de soins et de prévenances, que la jeune femme, oubliant ce qu'elle-même avait fait pour lui, ne savait comment le remercier de son dévouement.

Les renseignements que Mme. Bartelle recueillit à Kuruman vinrent jeter une nouvelle incertitude dans son esprit. M. M... avait bien entendu parler des deux Français, mais il craignait qu'ils ne fussent pas ceux que cherchait Mme. Bartelle.

—Je crois que ce sont de simples matelots, dit-il, probablement des déserteurs de quelque navire. Au reste, je vais mettre tout en œuvre pour savoir ce qui en est. J'ai été assez heureux pour rendre quelques petits services aux Béchuanas de ce pays, et, par amitié pour moi, il s'en trouvera bien quelques uns qui consentiront à nous aider dans nos recherches. Ce qui rendra notre tâche plus difficile, c'est que vos deux compatriotes ne restent jamais longtemps dans la même contrée.

En dépit de ce que lui disait le bon missionnaire, Juliette aurait voulu partir tout de suite pour cette nouvelle expédition, mais M. M... s'y opposa formellement. La santé de Juliette, d'ailleurs, ne lui permettait pas de se mettre en route aussi promptement.

M. M... envoya des émissaires dans la direction où l'on supposait que devaient être les chasseurs français.

Il les chargea en outre de divers messages pour les Béchuanas de ce pays.

Pendant ce temps, Clémence et Geneviève, escortées par Sir Richard et par Savinien Guitarnan, cheminaient sur la route de Colesberg à Kuruman.

Quoiqu'ils fussent partis six jours seulement après Valentin, ils marchèrent avec tant de lenteur qu'ils ne parvinrent à Kuruman que longtemps après Mme. Bartelle. Les deux cousines arrivèrent à la station des missionnaires si fatiguées et si découragées qu'elles déclarèrent d'abord qu'elles renonçaient à pousser plus loin leur voyage. Savinien, qui n'était plus reconnaissable, tant il paraissait abattu et anéanti, appuyait de toutes ses forces la nouvelle résolution de Clémence.

Sir Richard Overnon lui-même, maintenant jaune et maigre bien au delà de ce qu'avait demandé miss Anna, commençait à regretter le *roast-beef* de la Tamise et les boulevards de Paris. La compagnie de Savinien n'était pas précisément amusante, et depuis le départ de Valentin il avait perdu ces bonnes causeries à cœur ouvert qui savaient si bien charmer les longues soirées et les routes monotones.

Son amour pour Mme Martigné avait aussi reçu

un grand échec. D'abord la coquetterie de la jeune femme à Colesberg lui avait beaucoup déplu. Plus tard, elle avait paru revenir complètement à lui et lui sacrifier même tout à fait M. Guitarnan, mais une indiscretion du petit Frédéric avait inspiré à sir Richard une certaine défiance au sujet de ce retour subit.

—Toi qui es si riche, lui avait dit un jour le petit garçon, pourquoi n'as-tu pas acheté un chariot avec de beaux chevaux, comme celui du major Dawson ?

—Mais, je ne suis pas riche du tout, moi, avait répondu Overnon étonné de cette réflexion.

—Oh ! que si, répliqua l'enfant terrible. Maman a bien dit l'autre soir que tu étais très-riche, très-riche, mais que tu te faisais passer pour pauvre pour... je ne sais plus pourquoi elle a dit... Mais enfin, tu as un beau château et beaucoup d'argent et plus tard, tu en auras encore davantage. Par exemple elle m'a bien défendu de répéter cela : aussi tu ne lui diras pas, n'est-ce pas, car je serais bien grondé ?

—Ta maman s'est trompée, répliqua sir Richard de plus en plus surpris.

—Non, non, non ! Elle est bien certaine, car c'est M. Bussel qui lui a dit cela, tu sais bien ce jeune officier qui m'a fait monter sur son poney à Colesberg.

Malgré son désir de plaire à Overnon, Clémence Martigné avait trop peu l'habitude de se contraindre pour dissimuler, pendant la marche, sa mauvaise humeur, son égoïsme son manque de courage et d'énergie. Quelques mois de fatigues et d'inquiétudes avaient suffi pour changer singulièrement la figure de Mme. Martigné. Tandis que la lutte et le danger semblent donner un nouveau lustre à la beauté qui tient surtout de la personne morale et par conséquent du cœur, ils déforment singulièrement la beauté pour ainsi dire toute plastique et surtout de convention qui ne peut se passer de toilette et de soins de tout genre.

Très-romanesque au fond, en dépit de ses prétentions au calme et au positivisme, M. Overnon n'avait pas tardé à être désenchanté par le contraste trop évident qui existait entre les paroles sentimentales de Clémence et ses actions. Il s'était aperçu que cet ange qui ne parlait que d'amour, de dévouement, etc., etc., se préoccupait plus que tout le monde du déjeuner et du dîner, et concentrait toutes ses pensées sur le bien-être de sa propre personne. Ce qu'il y avait de curieux, c'est que Clémence avait été la première à faire cette remarque au sujet de Savinien, qui s'arrangeait toujours en effet de manière à avoir la meilleure place et les meilleurs morceaux. Elle avait parfaitement raison à cet égard, mais tandis qu'elle regardait M. Guitarnan avec le gros bout de la lorgnette, elle se contemplait elle-même avec un verre si petit et si trouble, qu'elle ne s'apercevait nullement de son propre égoïsme. Aussi était-elle tout étonnée de se l'entendre reprocher par Geneviève, et quelquefois même par Savinien. Malgré son amour pour Mme. Martigné, ce dernier s'écartait souvent dans la pratique des sentiments de dévouement d'abnégation et qu'il possédait si bien en théorie.

De tous ces petits incidents, il résultait en définitive que nos voyageurs débarquaient à Kuruman mécontents les uns des autres et fort peu disposés à entreprendre de compagnie une nouvelle expédition.

Cette fois encore il arriva ce qui était arrivé au Cap. Ils commencèrent par faire tout au monde pour détourner Mme Bartelle de continuer son

voyage. Puis, quand ils la virent inébranlable dans sa résolution, ils ne purent soutenir la pensée qu'elle allait peut-être profiter toute seule du voyage, tandis qu'eux-mêmes en seraient pour tant de fatigues et de dangers inutilement supportés.

De nouveaux renseignements vinrent d'ailleurs raviver l'espoir des héritiers Novéal. Cette fois il s'agissait, non plus de probabilités, mais bien de certitudes.

Poussé par l'intérêt que lui inspirait le courage et le dévouement de Mme Bartelle, M. M... avait écrit et fait écrire de tous côtés pour obtenir des renseignements au sujet de M. Gaspard Novéal et du capitaine.

En ce moment, le parent de M. M..., le célèbre docteur L..., qui avait longtemps habité Litourbarouba, à deux cents milles au nord de Kuruman, en train de faire son admirable voyage de Saint-Paul de Loanda à Quilimané. Il avait laissé parmi les sauvages des divers pays qu'il avait parcourus une réputation de droiture et de bienfaisance qui rejaillissait sur tous les Européens établis dans cette partie de l'Afrique.

Pendant le séjour de Juliette et des Martigné à Kuruman, le docteur M.... reçut plusieurs lettres du docteur L....

Dans une de ces lettres, ce dernier racontait que tandis qu'il longeait les bords du Zambèze pour se rendre à Quilimané, en traversant le pays des Bimbés, il avait entendu parler d'un blanc prisonnier chez les Batongas, peuplade belliqueuse qui habite à soixante milles environ du Zambèze sur la rive gauche. Il n'avait pu se procurer de renseignements bien précis à cet égard, mais d'autres sauvages avaient confirmé les assertions des Bimbés. Un d'eux lui avait vendu pour un fusil et quelques verreries une preuve évidente de la présence de cet étranger sur les bords du Zambèze. C'était une montre à secondes, toute brisée il est vrai, car le sauvage à qui elle appartenait, et qui l'avait achetée d'un Batonga, la portait suspendue à sa coiffure en guise d'ornement.

Craignant de succomber dans le périlleux voyage qu'il avait entrepris, et désirant qu'on pût secourir ce Français prisonnier des Bashoukoulamps, s'il vivait encore, le docteur L... envoyait la montre à son confrère, afin que M. M... essayât de se procurer des renseignements sur leur malheureux compatriote.

Cette montre, que le messenger makololo remit fidèlement à M. M... portait sur sa boîte en or les initiales H. B., qui étaient bien celles de M. Henri Bartelle.

Après avoir eu soin de préparer Juliette à cette importante nouvelle, M. M... présenta cette montre à la jeune femme.

Juliette n'eut besoin que d'un seul coup d'œil pour reconnaître la montre de son mari. Malgré toutes les précautions du bon missionnaire, la secousse qu'elle éprouva fut si vive qu'elle resta plus d'une heure sans connaissance.

En outre de cet indice précieux, la lettre, ou plutôt le journal de M. L..., contenait encore divers renseignements fort importants pour la famille Martigné. Dans un passage écrit deux mois plus tard, et daté de Baroma, le docteur L... racontait que dans sa route on lui avait parlé plusieurs fois d'un sorcier blanc très-célèbre qui existait chez les Batongas, peuplade de la rive gauche du Zambèze, non loin des mines d'or de Mazanzoué.

M. L... n'ayant malheureusement appris ces circonstances que longtemps après avoir traversé le pays des Batongas, il n'avait pu faire de recherches relativement à ce blanc, dont il regardait

l'existence comme certaine, mais sur lequel il lui était impossible de donner aucun autre renseignement.

Seulement, en renvoyant dans leur tribu les deux fidèles Makolos porteurs des lettres du docteur L... à M. M..., il les avait chargés de faire tous leurs efforts pour recueillir quelques renseignements plus précis lorsqu'ils repasseraient par Mazanzoué.

Plus heureux que le missionnaire, parce qu'on se défiait moins d'eux, les Makolos parvinrent à se procurer les renseignements que désirait le docteur L... Un d'eux aperçut même le blanc dont on avait parlé à ce dernier.

On l'appelle Tamanou, dit le Makololo à M. M... Il est le premier médecin des eaux (ceux qui sont censés avoir le pouvoir de faire tomber la pluie) et le sorcier le plus redouté de la tribu. Il demeure habituellement à la cour de Mbourousemé, le roi de cette portion des Batongas; mais dès qu'on avait appris l'arrivée d'un autre blanc, on l'avait envoyé à quarante milles du Zambèze pour éviter qu'il ne fût reconnu par son compatriote. C'était un beau vieillard habillé comme les Batongas et très-brun pour un Européen. Il lui manquait les deux oreilles, et ses pieds avaient été mutilés de telle façon qu'il pouvait à peine les appuyer à terre. Ce traitement lui avait été infligé pour le punir de ses tentatives d'évasion et le mettre dans l'impossibilité de recommencer.

XXXII.

En voyant arriver les messagers Makololos, il avait fait son possible pour s'approcher d'eux; mais Mbourousemé avait aussitôt envoyé des hommes pour l'empêcher de leur parler. Malgré toute la surveillance dont on l'entourait, Tamanou était parvenu à faire remettre à un Makololo une amulette, ou *grigri*. Le sorcier lui avait fait dire en même temps de garder précieusement cette amulette, attendu que les blancs la lui achèteraient fort cher.

M. M... se fit aussitôt montrer l'amulette, que le Makololo avait caché jusque-là avec un soin minutieux. Patient et méfiant comme le sont tous les sauvages, celui-ci voulait avant tout faire son prix, et comme il attachait d'autant plus de valeur à l'amulette que les blancs semblaient la désirer plus vivement, le marché fut assez long à conclure.

Ainsi que s'en doutait M. M..., la prétendue amulette n'était qu'une ruse employée par l'Européen pour que le Makololo conservât précieusement son cadeau. C'était tout bonnement un sachet en peau attaché à un morceau de bois grossièrement tourné et représentant une tête de singe. Au grand désappointement des Européens, qui avaient espéré découvrir quelque trace de leur compatriote ou quelque indice de sa nationalité, ils ne trouvèrent dans ce sachet que deux ou trois petits cailloux et quelques herbes desséchées.

—Attendez, dit M. M... en reprenant le sachet, que Clémence examinait en ce moment.

Il prit une brosse et se mit à frotter le sachet qu'il débarrassa ainsi de l'enduit noirâtre provenant de la poussière, du soleil et de la sueur du Makololo.

—Je vois quelque chose d'écrit ! s'écria-t-il tout à coup, s'arrêtant au milieu de la besogne et approchant le sachet de ses yeux.

On se précipita vers lui.

—Attendez ! dit-il encore ; oui, voici un D., puis un E..., puis un C...

—Et puis ?

—On ne voit plus rien, mais le reste du mot doit

se trouver sous la couche de crasse qui reste encore.

Il se remit à frotter le sachet.

Au bout de quelques minutes on put lire le mot tout entier ; c'était : *Décousez*.

Il est inutile d'ajouter qu'on se hâta d'obéir à cette recommandation, que Clémence se chargea d'exécuter.

Entre les deux doubles qui formaient le dessous du sachet, on trouva un autre morceau de peau blanche et très-fine. Sur cette peau, la main d'un Européen avait écrit à la hâte les mots suivants :

" Je suis prisonnier chez les Batongas. Si cet écrit parvient entre les mains d'un chrétien, je le supplie d'employer tous ses efforts pour faire connaître ma cruelle position et pour me délivrer. Mon nom est Gaspard Novéal. Mes parents habitent Madras. Je prie de leur écrire. Chez les Bashoukoulopos de Mbourousemé, on m'appelle *Tamanou*. Quand il vient des étrangers le roi m'envoie dans la montagne et défend à ses sujets de parler de moi... Cette lettre est la cinquième que j'écris. Il est probable que les autres ne sont point tombées entre les mains des chrétiens. Dieu veuille que celle-ci soit plus heureuse.

" GASPARD NOVÉAL,

" Ex-commandant en chef de la cavalerie du rajah de Travancore. "

Nous n'essaierons point de décrire l'émotion produite par la lecture de cette lettre.

Cette fois il ne s'agissait plus de conjectures, M. Novéal était vivant, et l'héritage de la *begum* lui appartenait.

Cette lettre ne portait pas de date, il est vrai, probablement parce que le pauvre Français ne savait plus ni la date ni le jour où il vivait : mais le témoignage du Makololo était là pour y suppléer.

Clémence, Geneviève et Savinien s'empressèrent en pleurant de joie. Toutes les fatigues, toutes les souffrances, toutes les rancunes passées même étaient oubliées.

Dans leur enthousiasme, les futurs héritiers de M. Novéal seraient partis du jour au lendemain pour Sérouma, si M. M... les avait laissés faire.

Le missionnaire leur représenta vainement que les fatigues et les dangers qu'ils avaient eus à braver jusque-là n'étaient rien à côté de ceux qu'ils auraient à supporter. Forêts épaisses à traverser, rivières et marécages à passer, montagnes à gravir, peuplades hostiles à braver, tout enfin se trouvait réuni pour rendre aussi dangereux que pénible ce voyage de trois cents lieues.

— Nous sommes maintenant trop avancés pour reculer, répondirent les dames Martigné, il ne sera pas dit que nous ayons inutilement supporté tant de fatigues pour nous arrêter juste au moment où nous obtenons la certitude qui nous avait manqué jusqu'ici. A tout prix, il faut que nous délivrions M. Novéal. Nous emporterons de quoi racheter sa liberté, et nous aurons la douce satisfaction de penser que c'est à nous qu'il la doit.

— Et sa reconnaissance nous en récompensera généreusement, ajoutait chacun au fond du cœur, en songeant aux millions du cher cousin.

Avec de pareilles pensées on comprend que personne ne se souciait de rester en arrière.

Au dernier moment, cependant, on eut des hésitations. Les préparatifs considérables qu'il avait fallu faire avaient forcé nos futurs voyageurs à envisager sérieusement chacune des difficultés, chacun des dangers de leur expédition.

Cette fois encore, il arriva ce qui était arrivé au Cap. Tout en envisageant avec plus de sang-froid les périls qu'ils allaient courir, Mme Bartelle n'eut

pas un instant l'idée de renoncer à la tâche qu'elle s'était imposée de retrouver son mari. L'amour même qu'elle se sentait au fond du cœur pour Valentin était une raison de plus pour la décider à cette entreprise. Il lui semblait que cela rendait son devoir plus impérieux et plus sacré.

L'hésitation de ses cousines, au dernier moment, n'ébranla nullement ses résolutions. Elle déclara qu'elle partirait seule.

Quand les autres héritiers la virent si déterminée, ils ne purent soutenir la pensée qu'elle allait peut-être profiter sans eux du voyage, tandis qu'eux-mêmes en seraient pour tant de fatigues et de dangers inutilement supportés. Les hésitations disparurent et chacun se sentit une nouvelle ardeur.

Une autre question fort grave pour Mme. Bartelle et Mme. Martigné, c'était de savoir si elles emmèneraient leurs enfants.

En présence des difficultés et des périls de ce voyage, qui devait durer six mois au moins, sans compter le retour, elles ne pouvaient songer à les exposer à de telles épreuves. L'excellent missionnaire, qui était devenu la Providence de cette contrée, offrit aux deux mères de se charger des enfants. Elles savaient bien que M. M... en aurait le plus grand soin.

Mais ce qui inquiétait Juliette et Clémence et les faisait hésiter, c'était la pensée des ennemis mystérieux qui pourraient profiter de leur absence pour ravir leurs plus chers trésors.

— Mesdames, leur dit enfin M. M..., qui voyait et comprenait leurs angoisses, il n'y a pas à balancer en cette circonstance. Il est matériellement impossible que vous emmeniez vos enfants. Il vous faudra voyager la plupart du temps à dos du bœuf et plus souvent encore à pied. Comment voulez-vous que des enfants de cet âge puissent y résister ? Avant un mois ils auraient succombé. Je ne puis même expliquer que par un miracle de la Providence qu'ils aient pu arriver jusqu'à Kuruman.

" Laissez vos enfants ici, je les traiterai avec les plus grands soins. Quand aux dangers qui les menacent, croyez bien qu'ils seront plus en sûreté près de moi que partout ailleurs. D'après ce que vous m'avez dit, c'était évidemment ce Morany qui dirigeait les coups portés aux membres de votre famille. En ce moment il est bien loin de Kuruman, ainsi que le prouvent tous les renseignements dont je vous ai fait part. Ce qu'il y a même à craindre, c'est qu'il ne dresse quelque embuscade sur votre route. S'il revenait de ce côté, je serais informé de sa présence dont le pays bien longtemps à l'avance, et je vous garantis qu'il n'approcherait pas de vos enfants.

" D'ailleurs, je vous le répète, vous n'avez pas à choisir. Emmener ces pauvres petites créatures, serait les condamner à une mort certaine. "

Quelle que cruelle que fût cette séparation, Juliette dut s'y résigner.

Elle laissa auprès de ses enfants la fidèle Toinette, qui promit de ne les quitter ni jour ni nuit.

— Dans le cas où il m'arriverait malheur, lui dit Mme. Bartelle, j'ai déposé entre les mains de M. M... une somme suffisante pour faire face aux frais de leur retour en France. Une fois arrivée à Paris, tu prendrais mes deux orphelins par la main et tu les conduirais chez Mme Maillac, la seule parente qui leur reste. Elle paraissait avoir quelque affection pour moi, et j'espère qu'elle aura pitié de mes pauvres enfants. Que Dieu me pardonne de les avoir exposés à tant de dangers !

Laissant à Valentin le soin de terminer tous les préparatifs, Mme Bartelle passa avec ses filles et

Toinette la dernière journée de son séjour à Kuruman. Elle s'était juré de partir sans réveiller les enfants afin de leur éviter les douleurs de la séparation, mais elle n'eut pas le courage de tenir sa résolution.

Ses baisers réveillèrent les deux petites filles qui se mirent à pousser des cris de désespoir en apprenant qu'elles allaient être séparées de leur mère.

Le chef de la mission, qui voyait le mal affreux que cette scène causait à la mère et aux enfants, parvint enfin à emmener Mme Bartelle, tandis que Toinette faisait de son mieux pour consoler les petites filles. Habituees à ne jamais quitter leur mère, Cécile et Emma ne pouvaient se consoler de ne plus la voir chaque matin. Aussi, quoique plus jeunes que leur cousin Frédéric, furent-elles plus vivement affectées du départ de Mme Bartelle que le petit garçon ne le fut de celui de sa mère qu'il aimait pourtant de tout son cœur.

SECONDE PARTIE.

I.

A trente milles environ des montagnes de Manzoué, situées sur la rive gauche du Zambèse ou Lyambye, habite une peuplade qui appartient à la race des Batongas. A l'époque où Mme. Bartelle et ses compagnons voyageaient en Afrique, le chef ou roi de ces Batongas était un homme de cinquante ans environ, nommé Mbourousémé. Il exerçait une autorité absolue sur son petit royaume. Non loin de Sérouma, sa résidence, se trouvent, dit-on, des mines d'où proviennent les pépies et la poudre d'or que certains voyageurs portugais assurent avoir vus autrefois entre les mains de quelques sauvages des bords de Zambèse.

Trois mois environ après le départ de Kuruman de Juliette et de ses amis, une caravane de marchands d'esclaves s'arrêtait à quelques portées de fusil de Sérouma.

Un *Makololo* qui faisait partie de cette caravane et parlait la langue des Batongas se présenta au palais de Mbourousémé, qui n'était autre qu'une vaste case en bois. Il remit au roi quelques cadeaux envoyés par le chef de la caravane, et lui demanda une audience pour son maître, qui apporterait, dit-il, d'autres présents plus considérables. Ravi des mauvais mousquets, de la cotonnade et des fils de perles qu'on venait de lui donner, le potentia s'empressa d'accorder pour le lendemain l'audience demandée.

A l'heure fixée, Mbourousémé, assis sous un baobab et entouré de sa cour, attendait le marchand d'esclaves. Ses gardes, armés de boucliers, de lances et d'assagayes, se tenaient debout derrière lui. Une vingtaine de femmes, rangées en demi cercle à côté du monarque et accroupies sur leurs talons, riaient et bavardaient avec une incroyable volubilité. Des soldats, dont cinq ou six avaient de mauvais mousquets et le reste des assagayes, formaient la haie sur le passage des étrangers.

Une espèce de héraut, peint de couleurs bariolées, annonça le marchand d'esclaves, qui arriva suivi de sept ou huit domestiques portant des cadeaux destinés au roi.

Ce prétendu marchand n'était autre que notre ancienne connaissance, M. Morany.

Sachant avec quelle méfiance les sauvages accueillent les étrangers, à qui ils supposent de perfides intentions, il avait cherché le moyen d'expli-

quer sa présence dans le pays sans éveiller leur ombrageuse susceptibilité.

Les marchands d'esclaves (qui sont le plus souvent des mulâtres portugais), visitant quelquefois ces contrées lointaines avec leur bétail humain, et payant une sorte de droit de passage au souverain dont ils traversent les Etats, Morany avait eu l'ingénieuse idée de se faire passer pour un de ces trafiquants de *bois d'ébène*, comme on dit à la côte.

Il avait acheté dans l'intérieur quelques pauvres diables accusés de sortilège ou de quelque crime de ce genre, par leur souverain, qui cherchait tout simplement un prétexte pour les échanger soit contre un fusil détraqué, soit contre quelques mètres de cotonnade ou de fils de perles.

Suivi d'une vingtaine d'esclaves et escorté par quelques *Makololos* dont il avait loué les services, Morany était ainsi parvenu à gagner le territoire de Mbourousémé, où il espérait retrouver Gaspard Novéal et M. Bartelle.

Après maintes cérémonies qu'il serait trop long de décrire ici, des manœuvres de la troupe, des danses de possédés et des hurlements de bêtes féroces, les Batongas laissèrent enfin M. Morany parler au roi par l'entremise de l'interprète *Makololo*.

Mbourousémé accepta les cadeaux, distribua les perles à ses femmes, s'en mit autour de la tête, s'enveloppa d'un beau morceau de serge rouge, prit un mousquet d'une main, un sabre de l'autre, et déclara au marchand qu'il était le bienvenu dans ses domaines.

Au bout de quelques minutes, il daigna faire asseoir Morany; puis ils se mirent à causer, toujours par l'entremise du *Makololo*.

Après bien des paroles oiseuses et des questions sans nombre de Mbourousémé, Morany arriva enfin au but principal de sa visite.

—N'as-tu pas à ta cour un Bazunga (blanc) qui y demeure depuis longtemps? demanda-t-il.

—Oui, répondit le chef.

—Où est-il?

—Que t'importe?

—Je voudrais le voir.

—Pourquoi?

—J'ai à l'avertir d'un danger qui le menace.

—Il doit le connaître.

—C'est impossible.

—Tamanou est possédé de l'esprit de Barouli, le dieu des Batongas. Il est sorcier et sait tout deviner.

—N'importe, reprit Morany. Des ennemis s'approchent pour le surprendre. Ce sont des Bazungas qui veulent te nuire, à toi aussi, ô puissant monarque. Ils viennent avec des paroles mielleuses et des cœurs remplis de fausseté. L'esprit du mal les dirige, et ils comptent jeter un sort sur ton peuple et sur toi.

—Dis-tu vrai?

—Attends quelques jours encore et tu les verras paraître.

—De quel côté viennent-ils?

Morany le regarda quelques instants sans répondre.

—Tu veux envoyer des soldats au-devant d'eux et les faire massacrer?

—Mbourousémé est un grand chef et fait ce qui lui convient.

—Je le sais; mais si j'ai franchi les grands lacs salés des hommes blancs et le désert afin de remplir les ordres de la Divinité en te sauvant, toi et les tiens, il me faut une récompense.

—Laquelle?

—Parmi les voyageurs se trouve une femme innocente de toutes ces mauvaises intentions. Les

Destins ont lié sa vie à la tienne. Si elle mourait, tu mourrais aussi.

—Comment le sais-tu ?

—Comment ai-je su l'arrivée de tes ennemis ? Comment suis-je arrivé jusqu'ici malgré tant d'obstacles et de dangers ? Moi aussi, je suis sorcier ; je te le prouverai plus tard.

—Cette femme sera épargnée.

—Oui, mais il ne faut pas que tes soldats tuent les autres Bazungas tout de suite ; il vaut mieux qu'ils te les amènent prisonniers.

—Pourquoi ?

—Pour leur faire avouer leurs complots, et les forcer de rompre, avant leur mort, les charmes qu'ils auraient pu jeter contre ta peuplade et ton auguste personne.

—La sagesse parle par ta bouche. On va te préparer une case, et je t'enverrai de quoi manger. Demain, Tamanou sera ici, et nous verrons ce que dira sa science. On te donnera de la *boyalva* (bière du pays) tant que tu en voudras. Mbourousémé est un grand chef qui a le cœur généreux et la main ouverte pour ses amis.

Le hérant de Mbourousémé conduisit Morany à la case qu'on lui destinait. Pendant ce temps, le roi faisait apporter à la *Kotla* (place, assemblées) des vivres et de la *boyalva*. Une fois gorgés de nourriture et ivres de bière, ses sujets commencèrent une de ces danses sauvages dont nulle description ne saurait donner l'idée, et durant lesquelles l'homme trouve moyen de se rendre plus hideux et plus repoussant que les animaux des forêts.

Les danses et les hurlements se prolongèrent jusqu'au jour ; alors seulement il fut enfin permis à Morany de prendre un peu de repos.

Le surlendemain, Gaspard Novéal, devenu Tamanou le sorcier, rentra à Sérouma.

C'était un grand vieillard de soixante et quelques années, dont la figure, ravagée par les passions et par les luttes de tout genre plus encore que par les années, avait parfois quelque chose d'égaré. Il portait le costume des Batongas, c'est-à-dire un kaross, ou manteau de peau, et une sorte de ceinture ou tablier, ornée d'une foule de bandelettes descendant jusqu'à mi-cuisse. Ses cheveux, arrangés avec de la graisse et de la terre rougeâtre, formaient sur sa tête une espèce de tortil terminé par deux cornes de forme bizarre.

Bruni par le soleil, par le grand air et par des frictions continuelles de terre argileuse, son corps avait presque la couleur de celui des sauvages.

Ainsi que l'avaient raconté les Makololos du docteur, on avait coupé les deux oreilles à M. Novéal, et ses pieds, avaient été entaillés de telle façon qu'il ne marchait qu'avec beaucoup de difficulté.

Tamanou portait un vieux mousquet, une assagaye, une hache en pierre de forme bizarre, et divers ustensiles dont sont munis la plupart des sorciers ou médecins des sauvages de l'Afrique.

En apercevant Morany, il tressaillit. Un espoir soudain de délivrance venait de surgir dans son cœur. Il fit un geste mystérieux à l'Eurasien comme pour lui recommander la prudence. Puis, tout en se livrant aux contorsions et aux gambades que lui imposaient ses fonctions de sorcier et sa prétendue folie, il se rapprocha de Mornay.

Quoique l'habitude de dissimuler depuis si longtemps eût donné à M. Novéal un grand pouvoir sur lui-même, il faillit laisser échapper une exclamation de joie lorsque Morany lui adressa la parole en français. C'était la première fois, depuis quinze ans, qu'il entendait le langage de sa patrie. De

grosses larmes coulèrent de ses yeux et roulèrent sur sa barbe blanche.

Voici, en résumé, ce qu'il raconta à Morany pour lui expliquer sa présence et sa captivité chez les Batongas.

Au moment de quitter l'Inde pour aller chercher fortune quelque part, le mari de Zora avait appris par des Arabes de Zanzibar que, sur la rive gauche du Zambèze, à quelques centaines de milles de Quilimané, se trouvaient des mines d'or d'une incroyable richesse.

Poussé par son esprit aventureux, il s'était décidé à partir pour l'Afrique.

Après des vicissitudes sans nombre, il avait fini par arriver au Zambèze, qu'il remonta jusqu'à Sérouma.

Là il fut fait prisonnier par Mbourousémé.

Au moment d'être conduit au supplice, M. Novéal trouva moyen d'échapper à la mort en se faisant passer pour sorcier ou insensé, ce qui est à peu près la même chose chez la plupart des sauvages.

Une fois qu'il eut commencé à jouer ce rôle difficile, il fallut le soutenir, jusqu'au bout. Si le métier de sorcier a ses avantages, il a aussi ses épreuves, et, chez les sauvages, elles sont rudes à supporter.

Ses deux tentatives d'évasions avaient encore compliqué les difficultés de la situation de M. Novéal.

Jadis, il n'avait été sorcier qu'à ses heures. Maintenant qu'on le surveillait constamment, il lui fallait être dans son rôle du matin au soir. A la longue du reste, il avait fini par s'identifier tellement avec son personnage que parfois il lui arrivait de se demander s'il était vraiment autre chose que Tamanou le sorcier.

Parfois aussi, soit que son intelligence eût été un peu affaibli par les souffrances qu'il avait eu à supporter, soit qu'elle se ressentit de cette obligation continuelle de feindre la folie, M. Novéal éprouvait une sorte de fatigue du cerveau et de diffusion dans les idées, qui lui donnaient quelques chose d'égaré. Si on lui parlait alors, il vous regardait sans comprendre, comme un homme dont les pensées sont ailleurs ou dont la raison est affaiblie ; avant de répondre il était obligé de faire un effort sur lui-même pour rassembler ses idées.

Plus apparant encore que réel, cet affaïssement moral trompa M. Morany. Il négligea les précautions qu'il eût prises sans cela pour atteindre son but. Ce but était d'amener M. Novéal à faire un testament, soit en faveur de Morany, si on pouvait l'obtenir, soit en faveur de Mme Juliette Bartelle, mais avec la condition absolue pour celle-ci d'épouser Morany.

Quant aux autres parents de M. Novéal, Morany avait persuadé au vieillard, ou du moins croyait lui avoir persuadé qu'ils étaient tous morts.

II.

M. Novéal avait vécu trop longtemps parmi les Indiens et parmi les sauvages pour ne pas savoir dissimuler ses pensées. Tout en ayant l'air d'approuver les idées de Morany, il ne tarda pas à deviner quelque piège et n'eut garde de s'y laisser prendre. Quoiqu'il ignorât encore l'immense fortune que lui avait laissé la pauvre Zora, il voyait quelque chose de louche dans les efforts constants de Morany pour l'amener à des dispositions testamentaires en sa faveur.

Tous les biens de Tamanou se composant pour le moment d'une hache, d'une pipe et de quelques

vêtements, cela ne valait pas la peine qu'un blanc ou même un Eurasian déployât tant de diplomatie pour se les assurer.

Il n'avait pas été longtemps à juger Morany et ne se fiait que médiocrement au *half-cast*, contre lequel il éprouvait en outre les préventions communes à tous les créoles au sujet des individus de sang mêlé.

Durant les premiers jours, Tamanou avait donné à Morany d'excellents conseils sur la manière dont il devait se conduire pour plaire à Mbourousémé. L'Eurasian en avait profité habilement et s'était concilié complètement les bonnes grâces du roi. Il avait eu en outre la précaution de se mettre bien avec Tazilé, le second sorcier de la tribu, le rival et l'ennemi de Tamanou. Ce fut encore un motif de plus pour engager ce dernier à se tenir sur ses gardes et à reprendre peu à peu, vis-à-vis de l'Eurasian, le masque d'imbécilité qu'au premier moment il avait été sur le point de jeter tout à fait de côté.

Sur ces entrefaites, un bruit vague se répandit dans le pays qu'une caravane d'hommes blancs était en marche pour Sérrouma, la ville de Mbourousémé.

Cette nouvelle vint confirmer ce qu'avait annoncé Morany et redoubla la confiance que le roi témoignait à l'Eurasian. Quant aux autres Batongas ils avaient en leurs sorciers une foi si aveugle qu'ils auraient adoré l'étranger pour peu que Tamanou et Tazilé le leur eussent ordonné. Abondamment pourvu de rhum et de tabac par Morany, Tazilé approuvait de confiance tous ses conseils. Tamanou, plus circonspect, s'agitait beaucoup en apparence pour servir le *half-cast*, mais en réalité il restait neutre, et attendait pour agir dans un sens ou dans l'autre qu'il vit plus clair dans le jeu de M. Morany.

Dès qu'on eut appris l'arrivée des hommes blancs, Mbourousémé tint plusieurs assemblées auxquelles assistèrent les deux sorciers et le prétendu marchand d'esclaves.

Ce fut naturellement ce dernier qui dirigea tout par les conseils qu'il donna au roi et que Tazilé appuya vivement. Pour arriver à Sérrouma du côté de Lynianti, les voyageurs traversaient habituellement la Loangoua à un gué situé à une lieue de la ville.

Sur l'avis de Morany, Mbourousémé fit établir une embuscade en cet endroit. Trois cents guerriers cachés dans le bois, au bord de la rivière, eurent ordre de surveiller le gué jusqu'au moment de l'arrivée des voyageurs.

Leur consigne était de laisser les étrangers passer l'eau et de les saisir au moment où ils mettraient le pied sur le rivage. Morany aurait voulu qu'on massacrât immédiatement les Européens, mais le roi des Batongas tenait à les voir et à les interroger avant de les livrer au supplice. Il recommanda en conséquence à ses soldats de n'égorger que les étrangers qu'il leur serait impossible de prendre vivants.

Connaissant la folle bravoure de Valentin, Morany espérait un peu que son rival succomberait en se jetant sur les sauvages avec sa témérité habituelle.

Nous ne nous appesantirons pas ici sur les difficultés sans nombre que la petite caravane, conduite par Mme Juliette Bartelle, eut à surmonter depuis Kuruman jusqu'à Sérrouma. Il leur fallut d'abord renoncer aux chariots et les laisser à Lynianti. Les femmes firent le reste du trajet, tantôt à pied, tantôt à cheval sur des bœufs de petite taille dont l'allure et l'indocilité mettaient à de rudes épreuves

la patience et le courage de leurs cavaliers. Puis la mouche *tsetsé*, ce fléau de l'Afrique, ayant piqué les bestiaux de la caravane, presque tous succombèrent.

Tour à tour brûlés par le soleil ou trempés par des pluies torrentielles, cheminant à travers des halliers qui déchiraient leurs vêtements et leur chair, ou bien dans des marécages où ils avaient de l'eau jusqu'à mi-jambe, les pauvres voyageurs ne tardèrent pas à éprouver les atteintes de la fièvre. Savinien Guitarnan et sir Richard surtout en avaient excessivement souffert. Ils n'étaient plus reconnaissables. Geneviève aussi était devenue d'une maigreur d'autant plus effrayante que sa peau ridée, tendue autrefois par une chair grasse et rebondie, semblait maintenant s'être ratatinée et desséchée sur ses os. Son tempérament sanguin la prédisposait d'ailleurs à la fièvre, et l'énergie morale lui manquant tout à fait, Geneviève ne tarda pas à tomber dans un tel état qu'on s'attendait chaque jour à la voir expirer.

Un soir, la petite caravane arriva sur les bords d'un des affluents du Zambèse. Un véritable massif de roseaux obstruait l'embouchure de cet affluent, et s'étendait à une grande distance de chacune de ses rives. On essaya de remonter plus haut afin de traverser à un endroit où la proximité d'un village faisait supposer qu'il existait un gué.

On ne put malheureusement gagner cet endroit que fort avant dans la soirée.

Tout le monde étant brisé de fatigue, il fut impossible de pousser plus avant. On dut bivouaquer sur le bord du fleuve, en dépit des moustiques et de l'humidité.

Dans la nuit, Geneviève se trouva si mal que, pendant quelques moments, on la crut morte. Au lever du soleil elle reprit connaissance, mais ses pieds et ses bras restaient toujours glacés par un froid mortel, et comme paralysés.

On fit une tentative pour traverser la rivière ; mais, lorsqu'on voulut sonder le prétendu gué, on s'aperçut que l'eau avait une profondeur de plusieurs mètres.

Les regards perçants de deux Makololos, qui servaient de guides, découvrirent par bonheur un bateau amarré sur l'autre bord. Ils se jetèrent à la nage et revinrent avec l'embarcation formée d'un tronc d'arbre grossièrement équarri et creusé par le feu.

Les Européens s'embarquèrent d'abord accompagnés des deux Makololos qui devaient revenir chercher leur camarades par un second voyage.

Au moment où le canot allait sortir des roseaux et arriver au milieu du courant, un hippopotame se jeta sur lui avec tant d'impétuosité qu'il le fit chavirer. Puis l'énorme bête s'éloigna sans chercher à faire de mal aux passagers qui se débattaient à la surface de l'eau.

La première pensée de Valentin fut pour Juliette. Il nagea vers elle et réussit à la saisir par ses vêtements.

—Laisse-moi, lui dit la jeune femme, qui avait déjà repris son sang froid ; tu vois bien que je puis me tirer d'affaire toute seule. Sauve Clémence, qui ne sait pas nager.

—Toi d'abord, dit-il.

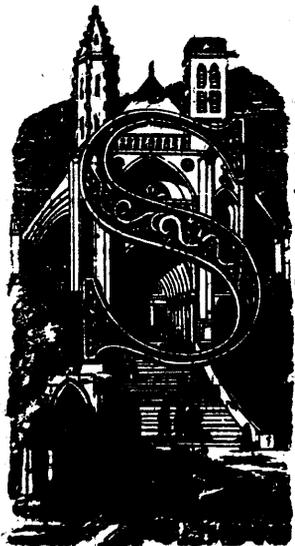
Affaibli par la fièvre et par les suites de sa blessure, Valentin luttait avec peine contre le courant rapide qui aurait emporté Mme. Bartelle s'il ne l'avait retenue.

—Laisse-moi, Valentin, lui dit la jeune femme ; tu te perds sans me sauver.

(A continuer.)

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



OIS tranquille, maman, répondit Berthe avec l'accent le plus convaincu, elle sera très, très-heureuse avec moi, tu verras ; et elle m'aimera bien, j'en suis sûre, car je l'aime déjà de tout mon cœur." Et la fille de la comtesse embrassa fort tendrement l'enfant des saltimbanques, dont le frais visage rayonnait.

Puis, sans transition, elle lui demanda :

"Comment t'appelles-tu ?

—Georgette ; et toi ?

—Je m'appelle Berthe ; viens jouer, Georgette."

Georgette ne demandait pas mieux. Les deux

enfants, se tenant toujours par la main, descendirent en courant les marches du perron et se mirent à tourbillonner sur le tapis vert de la pelouse comme deux chevreaux en délire.

Nous avons crayonné le portrait de Georgette ; esquissons en deux traits celui de Berthe.

L'enfant aristocratique du comte de Kéroual pouvait lutter de beauté avec la fille de Jean Rosier, et, s'il eût été question de décerner un prix de grâce, il est bien vraisemblable qu'elle l'aurait remporté ; mais sa beauté plus frêle était moins vivace que celle de Georgette.

Berthe ne ressemblait que vaguement à la comtesse. Elle tenait surtout de son père mort deux années auparavant, et dont elle ne pouvait se souvenir. Elle avait ses cheveux noirs abondants, ses grands yeux d'un vert profond et changeant comme celui de l'Océan ; elle avait son teint d'une pâleur mate et transparente, ses formes grêles et élégantes, sa nature nerveuse et impressionnable.

Mme de Kéroual ne pouvait la regarder sans qu'il lui sembla voir son mari lui-même, se dresser devant elle, tant l'enfant offrait une fidèle et frappante réduction des traits du père ; et parfois (surtout aux époques où le baron Gontran de Strény était au château de Rochetaille) elle détournait les yeux avec une expression d'angoisse inexplicable, mais qui ressemblait à de la terreur ou à du remords.

Cette terreur, ce remords, si véritablement ils existaient, n'avaient point de cause apparente, et les plus habiles fureteurs auraient tenté vainement de leur en trouver une, car personne n'ignorait que la comtesse, aussi longtemps que le comte avait vécu, s'était montrée pour lui la meilleure, la plus aimante, la plus fidèle, la plus irréprochable des femmes.

Mais sans doute nous aurons plus tard le mot de cette énigme bizarre.

VIII.—Les deux mères.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'accident auquel nos lecteurs ont assisté, et les prédic-

tions du docteur Perrin avaient reçu de point en point leur accomplissement, c'est-à-dire que l'état du blessé devenait chaque jour plus satisfaisant, et que l'époque de la guérison complète paraissait devoir être plus prochaine encore qu'on n'aurait osé l'espérer.

La journée était magnifique.

Un doux et radieux soleil de printemps criblait de ses flèches d'or les grands arbres du parc.

Mme de Kéroual, assise sur un banc rustique, dans une salle de verdure formée par des chênes séculaires, travaillait à un ouvrage en broderie.

Périne placée près d'elle sur une chaise basse en bois nouveau tricotait un petit vêtement de taine blanche destiné sans doute à sa fille.

Berthe et Georgette jouaient non loin de leurs mères avec un joyeux entrain, avec une animation presque fiévreuse.

La comtesse interrompit de temps en temps son travail ; elle regardait les deux enfants, elle leur souriait tendrement, mais son sourire n'était point exempt de cette nuance de mélancolie dont nous avons déjà parlé. Tout à coup elle rompit le silence.

"Périne ? dit-elle.

—Madame la comtesse ?

—Regardez, je vous prie.

—Quoi donc ?

—Nos enfants."

Périne tourna vivement la tête du côté des deux petites filles qui formaient en ce moment un groupe adorable.

La blonde Georgette avait tressé une couronne de lierre et de fleurs sauvages, et elle plaçait cette couronne sur la tête brune de Berthe qui l'interrompait pour l'embrasser.

Rien ne se pouvait imaginer de plus délicieusement frais et joli que ce gracieux tableau de genre avec son cadre de gazons et de feuillages.

"Ommme elles s'aiment, les chères petites, murmura Périne.

—Quelqu'un qui voudrait leur persuader qu'elles étaient, il y a quinze jours, complètement étrangères l'une à l'autre, aurait, je crois, beaucoup de peine à y parvenir," ajouta la comtesse.

Périne ne releva point ces paroles auxquelles succéda un nouveau silence de quelques minutes qui fut, cette fois encore, rompu par Mme de Kéroual.

"En vérité, fit-elle, je m'épouvante pour ces pauvres enfants à l'heure de la séparation.

—Et moi aussi, madame la comtesse, murmura Périne ; en les voyant si heureuses ensemble, je pense sans cesse qu'il faudra bientôt qu'elles se quittent pour se rencontrer jamais, ou du moins pour ne plus se reconnaître.

—Qui sait ? murmura Léonie.

—Je le sais, moi, répliqua fermement Périne, car je sais qu'il existe un abîme entre la fille des saltimbanques et la fille de la comtesse de Kéroual, et si le hasard, dans quelques années, plaçait de nouveau en présence l'une de l'autre ces deux enfants devenues jeunes filles, vous seriez la premiè-

re, madame la comtesse, à défendre le rapprochement que vous autorisez aujourd'hui."

Mme de Kéroual sentit bien sans doute que, dans son fier bon sens, Périne avait raison, car elle ne répondit pas.

Au bout d'une seconde la saltimbanque continua, mais beaucoup plus bas et comme se parlant à elle-même :

"Oui, l'avenir est ainsi. Mais en attendant et jusqu'au jour où l'oubli sera venu dans ces deux pauvres cœurs, que de larmes et quels déchirements."

—Vous avez raison, murmura la comtesse, et ces chers petits anges feront bien jeunes l'apprentissage de la douleur."

Puis, elle ajouta sans transition :

"Vous devez être contente, Périne ; votre mari va de mieux en mieux ; les progrès de sa guérison dépassent les prévisions de M. Perrin."

—Oui, madame la comtesse, j'en suis bien heureuse, répondit la jeune femme, et c'est grâce à vous, grâce aux soins si charitables, si persévérants, si affectueux, que Jean a reçus dans votre maison.

—Le docteur est-il venu ce matin ?

—Il est venu, madame.

—Qu'a-t-il dit ?

—Que dans trois semaines, au plus tard, mon mari serait sur pied et pourrait se servir de sa jambe comme avant l'accident.

—Périne ?

—Madame la comtesse ?

—Voulez-vous être franche avec moi ?

—Franche avec Mme la comtesse ?

J'aurai bien peu de mérite à l'être, car je le suis toujours, et avec tout le monde. Je ne me souviens pas d'avoir jamais menti. Quelle est la chose que madame la comtesse veut me demander ?

—Celle-ci : Après quelques semaines de la vie uniforme et monotone que vous menez ici, n'éprouverez-vous point une joie involontaire peut-être, mais profonde, à reprendre l'existence mouvementée, aventureuse et pittoresque, dont vous avez l'habitude ?

—Non, non, oh ! cent fois non ! s'écria Périne avec une si impétueuse énergie que les deux enfants, surpris au milieu de leurs jeux, s'arrêtèrent pour la regarder avec étonnement.

—Eh quoi ! demanda la comtesse un peu surprise, le genre de vie nomade et au jour le jour que vous menez depuis si longtemps, n'est-il donc pas devenu pour vous un impérieux besoin ? une seconde nature en quelque sorte ?

Périne secoua tristement la tête.

"Cette vie dont vous parlez, madame la comtesse, répondit-elle, je ne me souviens pas de l'avoir jamais aimée."

—En vérité, mais pourquoi donc, alors....."

Léonie s'interrompit.

"Pourquoi suis-je devenue femme d'un saltimbanque et saltimbanque moi-même ? acheva Périne. Eh ! madame, cet état, ce n'est pas moi qui l'ai choisi."

—Par qui vous a-t-il été imposé ?

—Par le hasard, par les circonstances.

—Puis-je les connaître ?

—C'est mon histoire que me demande madame la comtesse.

—Ne voulez-vous pas me la raconter ?

—Oh ! si, de tout mon cœur. Elle est bien simple, d'ailleurs, et sera bien courte."

Périne fit alors à Mme de Kéroual le récit que nous avons mis précédemment sous les yeux de nos lecteurs.

" Cette existence bruyante et misérable, dit-elle en achevant, je la détestais déjà, lorsque je n'en connaissais pas d'autres ; jugez, madame, de la répulsion, du dégoût, presque de l'horreur qu'elle doit m'inspirer aujourd'hui. Je ne parle pas seulement des privations, des soucis, des fatigues, des jours sans pain, et des nuits sans sommeil, ceci ne serait rien, la créature humaine doit savoir porter son fardeau, si lourd qu'il soit, sans faiblir et sans murmurer ; mais il est une chose, plus précieuse cent fois que l'or, une chose que rien n'égale, que rien ne remplace et qu'il faut garder à tout prix, c'est l'estime de soi-même et l'estime des autres. Eh bien ! ce trésor, je ne l'ai pas ! Dans ces burlesques exhibitions, dans ces parades de tréteaux, une femme compromet sa dignité, je dirai presque qu'elle perd sa pudeur. Je suis honnête, grâce à Dieu, je n'ai jamais rien fait de mal, j'aime mon mari, j'aime mon enfant, eh bien ! quand le public s'amasse autour de moi et qu'il écoute mes lazzi, ses rires sont des rires insultants, je le sens bien, et dans la foule qui m'entoure, il n'est pas un homme, pas un, qui ne se croie le droit de me mépriser ! Et cependant, madame, ma conscience me dit que je ne mérite pas ce mépris."

—Pauvre femme, pauvre femme, murmura Mme de Kéroual, dont les yeux se remplissaient de larmes ; oui, vous avez raison, vous devez beaucoup souffrir en effet.

—Et si encore je souffrais pour moi seule, poursuivait Périne, mais non, et des douleurs bien autrement cuisantes me sont réservées dans l'avenir ! voici que mon enfant grandit, ma Georgette, ma fille chérie, dont l'âme blanche n'a pas une souillure, dont la pensée n'a pas une tache, et cet ange immaculé, je vais le jeter fatalement au milieu des hasards de l'horrible vie qui est la mienne.

Mme de Kéroual prit les deux mains de Périne et les serra affectueusement dans les siennes.

" Oh ! oui, dit-elle, je vous comprends et ce que vous pensez, je le pense."

—Eh bien, madame, croyez-vous encore que je puisse regretter cet enfer dont vous m'avez sortie et dans lequel il va falloir rentrer ?

La comtesse ne répondit pas, et un long silence succéda aux dernières paroles de Périne.

La comtesse reprit ensuite :

"Après vous avoir écoutée, je me suis recueillie ; je me suis consultée, vous l'avez vu, n'est-ce pas ? je suppliais Dieu de m'envoyer sa lumière, je lui demandais de m'indiquer la route à suivre et je crois qu'il m'a répondu."

Périne commençait à comprendre, mais elle n'osait se livrer tout entière à ses espérances, elle avait peur de tomber de trop haut. En proie à une émotion inouïe, elle attendait.

"Ce que d'autres appellent le hasard, je le nomme, moi, la Providence, continua Mme de Kéroual ; le ciel lui-même avait décidé qu'un accident viendrait frapper votre mari près de cette maison dont l'hospitalité devait vous être offerte. Assez longtemps vous avez souffert, ma main était choisie pour changer votre destinée."

—Changer ma destinée ? balbutia Périne, que veut dire madame la comtesse ? Je la supplie de s'expliquer.

—Je vais le faire à l'instant, répondit la jeune veuve. Ce métier de saltimbanque, dont vous avez horreur pour vous-même et surtout pour votre chère enfant, il dépend de vous de lui dire à jamais adieu !

Périne joignit les mains ; une flamme passa dans son regard ; ses lèvres s'entrouvraient. Cependant

elle resta muette, mais avec quelle brûlante éloquence son beau visage interrogeait ;

— Enfin, continua la comtesse, si vous le voulez, vous ne me quitterez plus ! le voulez-vous ?

— Si je veux ? s'écria Périne qui sentait son âme se fondre et son cœur se déborder. Ah ! madame, ai-je bien entendu ? Ai-je bien compris ? Est-il possible que ce soit à moi que vous demandiez si je le veux ?

— Je ne doute pas de votre consentement, je l'avoue, fit la comtesse en souriant.

— Ne plus vous quitter jamais ! rester auprès de vous toujours ! reprit avec exaltation la femme de Jean Rosier, quel rêve ! quel beau rêve !

— Il peut devenir une réalité. Cela dépend de vous.

— Pour cela, madame la comtesse, que faut-il faire ?

— Accepter mes propositions.

— Oh ! Madame, qu'elles qu'elles soient, d'avance sans les connaître, je les accepte ! Je les accepte avec une joie profonde, avec une reconnaissance sans bornes.

— Pour vous prononcer ainsi, reprit Mme de Kéroual en souriant de nouveau, attendez du moins que vous sachiez....."

Et, comme elle vit que Périne allait l'interrompre, elle ajouta vivement :

— Non ! laissez-moi parler, vous répondrez ensuite. Voici l'idée qui m'est venue. Je suis la plus mauvaise maîtresse qu'il y ait au monde. On ne m'a point habituée, dès ma jeunesse, à m'occuper de ces détails qui font que l'économie règne dans un intérieur, sans y supprimer l'abondance. Mes domestiques sont honnêtes, je le crois fermement, mais ils ne se sentent guère surveillés et ils agissent en conséquence. Comprenez-moi bien. Je ne les accuse pas d'indélicatesse, car, encore une fois, je répondrais d'eux, mais il y a désordre, et, par conséquent, gaspillage. Le chiffre des dépenses de ma maison devrait être beaucoup plus restreint qu'il ne l'est avec un train modeste comme celui que je mène. Or, j'ai une fille, il me faut penser à elle, à son avenir ! Je dois, par tous les moyens qui sont en mon pouvoir, augmenter la fortune qu'elle possèdera plus tard. Je ne veux pas que le désordre dont je viens de vous parler continue, mais je sens bien que, toute seule, je suis impuissante contre les habitudes prises, et c'est sur vous que je compte pour arriver au résultat que j'ambitionne.

— Sur moi, madame ? répéta Périne avec étonnement.

— Oui.

— En quoi donc puis-je vous être utile ?

— En exerçant à ma place cette surveillance dont je me reconnais incapable, en vous mettant à la tête de ma maison avec le titre et les fonctions de femme de confiance. Oh ! soyez sans inquiétude, ajouta la comtesse en voyant un mouvement de Périne, votre amour-propre n'aura pas à souffrir. Il n'y a rien, dans ce que je vous propose, qui ressemble à la domesticité.

— Ah ! madame, répliqua vivement la femme de Jean Rosier, vous vous méprenez sur mes sentiments ! la domesticité, avec une maîtresse telle que vous, me semblerait mille fois préférable à la triste indépendance dont je jouissais. Mais je me demande comment j'ai pu mériter cette confiance que vous daignez me témoigner.

— La confiance ne peut se commander et ne s'explique pas. La mienne est instinctive, et je suis sûre qu'elle est bien placée. Je vous confierais ma fortune. Je ferais plus encore, je vous confierais mon enfant."

Périne, pour toute réponse, se laissa tomber à genoux devant la comtesse, et saisit ses deux mains, qu'elle couvrit de baisers et de larmes.

— Ainsi, c'est convenu ? demanda Mme. de Kéroual, vous acceptez ?

— Autant vaudrait demander au condamné s'il accepte sa grâce ! mais, madame la comtesse, ne craignez-vous pas.....

— Quoi donc ?

— A Dieu ne plaise, répliqua la comtesse en souriant, à Dieu ne plaise que la pensée me soit venue d'éloigner l'un de l'autre ceux qui sont unis par des liens qu'on ne doit point rompre ! Votre mari ne vous quittera pas, il restera ici, au château.

— Que mon pauvre mari ne soit tout à fait incapable de rendre le moindre service à madame la comtesse.

— Il m'en rendra, cependant, et de très-réels, s'il veut accepter des fonctions qui lui laisseront une liberté à peu près complète : celles de garde-chasse. Il sera simplement astreint de surveiller mes bois, qui ne sont pas bien grands, et à faire, le matin et le soir, une ronde dans le parc. Le costume n'est pas une livrée, et ne pourra, par conséquent, froisser son amour-propre. L'homme le plus fier et le plus susceptible porterait, sans répugnance aucune, la veste de chasse et les guêtres longues. Eh bien ! Périne, que répondez-vous de cela ?

— Je réponds, madame la comtesse, que vous êtes notre Providence, et que mon mari, quand je lui apporterai ces nouvelles si bonnes, et surtout si inespérées, se trouvera le plus heureux des hommes.

— Il acceptera donc ?

— S'il acceptera ? Demandez-moi plutôt, madame la comtesse, s'il ne viendra pas fou de joie ! Lorsque nous cheminions dans notre cariole, le long des routes, il ne pouvait voir passer un chasseur, son fusil sur l'épaule et son chien devant lui, sans pousser de gros soupirs. La chasse, c'est sa passion ! il est très-adroît, d'ailleurs, et il entretiendra la maison de gibier.

— Tout est donc pour le mieux ! s'écria Mme. de Kéroual. Voilà une affaire arrangée, et il ne nous reste plus à nous occuper que de Georgette. La chère petite restera la compagne et l'amie de ma fille. Je prendrai dans trois ou quatre ans une gouvernante qui les élèvera sous mes yeux, toutes les deux, de la même manière, et quand Marthe se mariera, je donnerai une dot à Georgette et je lui chercherai un bon mari."

Périne aurait voulu répondre ; mais elle ne trouva pas de paroles, et d'ailleurs, l'émotion la suffoquait. De grosses larmes de joie coulaient sur ses joues. Tout à coup elle se leva. Elle se dirigea d'un pas rapide vers les deux enfants, qui continuaient à jouer, sans se douter de l'importance des paroles échangées si près d'eux et des résolutions prises pour leur avenir.

Elle saisit Georgette, la souleva, la pressa sur son cœur en l'embrassant avec frénésie, et l'apportant aux genoux de Mme. de Kéroual, qui n'était guère moins émue qu'elle-même, elle balbutia :

— Le jour où vous aurez besoin que je meure pour vous, madame la comtesse, pour vous ou pour votre fille, ce jour-là, sur la vie de mon enfant que voici, je vous jure que je serai prête !

— J'accepte votre promesse ! répondit Mme. de Kéroual dont le doux et beau visage était inondé de larmes comme celui de Périne. Ce serment que vous venez de faire, vous le tiendrez, j'en suis sûre et j'y compte, à l'heure où Marthe aurait besoin de vous !"

XI. Préparatifs.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis l'entretien que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Les intentions de la comtesse avaient reçu un commencement d'exécution.

Périne, présentée aux domestiques comme investie de la confiance entière et des pleins pouvoirs de Mme de Kéroual, remplissait au château de Rochetaille les fonctions de femme de charge.

Les valets, hâtons-nous de le dire, s'étaient révoltés d'abord, *in petto*, contre l'autorité donnée sur eux à une personne qu'ils ne considéraient pas même comme leur égale, et ils avaient résolu d'opposer à cette autorité une muette et sournoise résistance; mais Périne, tout en entreprenant la réforme des abus signalés par la comtesse, fit preuve d'un tact si grand, déploya tant de douceur et de bienveillance, se montra si humble, évita si bien de faire ostensiblement acte de domination, que la valetaille lui pardonna bien vite une supériorité qu'elle semblait oublier elle-même, et accepta comme un pouvoir légitime celui dont elle se targuait si peu.

Une seule personne, poussée par une jalousie absurde, s'obstina dans une résistance irraisonnée. Ce fut la femme de chambre de Mme de Kéroual.

La pauvre créature, douée d'une intelligence un peu plus que médiocre, se persuada que Périne avait capté à son détriment la confiance de la comtesse et qu'à elle, Justine Landry, à elle seule, auraient dû revenir les hautes fonctions de femme de charge.

En vertu de raisonnement de ce genre, Justine Landry se regarda comme dépossédée, tranchou le mot, comme spoliée; elle ne négligea aucune occasion de le faire sentir à Périne, et le fit d'une façon si inconvenante, si brutale, si persistante, que la comtesse s'en aperçut et, malgré les supplications de Périne qui demandait grâce pour son ennemie, mit à la porte Justine Landry.

Le jour même du départ de cette dernière, la femme de Jean Rosier témoignait à Mme de Kéroual ses vifs regrets de ce qui venait de se passer.

— Ne regrettez rien, lui répondit la comtesse. Cette créature, en vous manquant, me manquait à moi-même. Je ne pouvais tolérer ses insolences et je suis ravie de ne plus la voir.

— Mais enfin, répliqua Périne, voilà madame la comtesse dans l'embarras à cause de moi.

— Embarras fort peu grave, je vous assure. Le service de Justine Landry n'avait rien de précieux. Il me sera facile de remplacer cette fille.

— Madamé la comtesse consent-elle à m'accorder une grâce ?

— Sans aucun doute. Que désirez-vous, Périne ?

— Que madama la comtesse veuille bien, ne pas reprendre de femme de chambre et m'autoriser à remplir les fonctions que Justine Landry remplissait auprès d'elle.

Mme de Kéroual fit un geste de surprise.

— Quoi ? s'écria-t-elle. Vous voulez...

— Il n'est rien que je désire davantage.

— Songez-y donc, le service de femme de chambre est très-assujétissant.

— Tant mieux, car il me procurera plus souvent l'occasion d'être auprès de madame la comtesse.

— Songez aussi que je n'ai personne à qui je puisse confier, à votre défaut, la surveillance de la maison.

— Si madame la comtesse y consent, je garderai cette surveillance, et je serai tout à la fois femme de charge et femme de chambre.

Périne levant ainsi tous les obstacles, il n'y avait qu'un parti à prendre, celui d'accepter, et c'est ce que fit Mme. de Kéroual.

Quand à Jean Rosier, aussitôt qu'il fut guéri complètement et que le docteur Perrin eut déclaré qu'il pouvait entreprendre les plus longues courses sans risque pour sa jambe, il revêtit avec transport la culotte de velours à côtes, les gros souliers, les longues guêtres de cuir et la veste de drap vert à boutons armoriés, et il remplit avec un zèle et une assiduité dignes des plus grands éloges, les fonctions de garde-chasse assementé de la comtesse de Kéroual.

Le brave homme se sentait tellement heureux qu'il avait renoncé à la boisson, complètement et presque sans peine.

Quoique le vin et l'eau-de-vie fussent pour ainsi dire à sa discrétion, il ne s'était pas grisé une seule fois depuis son arrivée au château de Rochetaille.

Depuis l'aube jusqu'au soir il parcourait les bois, ne manquait guère de rapporter de ses longues battus quelque lièvre ou deux ou trois perdreaux.

Bien souvent même il se levait au milieu de la nuit, afin de faire une ronde supplémentaire dans le parc. Il avait, en un mot, le fanatisme de son service.

La comtesse de Kéroual sentait grandir de jour en jour la confiance et l'affection que lui inspirait Périne.

Marihe et Georgette devenaient de plus en plus inséparables.

Deux ou trois mois s'écoulèrent dans un calme profond; le bonheur semblait régner au château de Rochetaille et rien n'annonçait que le ciel pur et radieux dût se couvrir bientôt de nuages sombres.

Un matin, le facteur rural, qui ne manquait jamais de passer entre neuf et dix heures en faisant sa tournée, apporta plusieurs lettres pour Mme de Kéroual. L'une d'elles était timbrée de Paris. Un large cachet de cire rouge armorié fermait son enveloppe épaisse.

Périne se trouvait dans la chambre de la comtesse au moment où ces lettres lui furent remises.

Mme de Kéroual les prit d'abord avec indifférence, mais en reconnaissant l'écriture tracée sur l'enveloppe aristocratique que nous venons de décrire, une exclamation s'échappa de ses lèvres et la plus vive rougeur colora son visage habituellement d'une pâleur mate et à peine rosée.

D'une main fiévreuse elle rompit le cachet; ses regards dévorèrent avidement le contenu de la lettre; quand elle eut achevé cette rapide lecture, elle la recomença, et l'expression de la joie la plus vive rayonna dans ses yeux.

— Madame la comtesse reçoit une bonne nouvelle, demanda la femme de Jean Rosier avec cette familiarité respectueuse à laquelle Léonie de Kéroual l'avait habituée.

— Une excellente nouvelle, en effet, répondit la jeune femme en souriant. Mon cousin Gontran m'écrit qu'il arrive aujourd'hui.

— M. le baron de Streny ? fit Périne qui connaissait ce nom pour l'avoir entendu prononcer plus d'une fois par les domestiques du château.

— Lui-même. Il a dû partir hier au soir par la malle-poste; il sera ici à quatre heures de l'après-midi.

— M. le baron vient de Paris ?

Oui, et sa lettre me donne l'espoir qu'il passera dans notre solitude la plus grande partie de l'automne.

Ceci fut dit avec une expression de joie profonde qui n'échappa point à Périne.

— Si madame la comtesse veut bien m'indiquer l'appartement qu'elle destine à M. le baron, répit-elle, je vais m'occuper d'y tout mettre en ordre.

— Venez, répliqua Mme de Kéroual, je veux partager cette besogne avec vous.

La comtesse conduisit Périne à un délicieux petit appartement, situé à l'extrémité de la galerie qui desservait le premier étage du château. La femme de Jean Rosier n'avait jamais franchi le seuil de cet appartement dont Léonie conservait la clef, et qui se composait d'un salon grand comme un boudoir d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette.

Périne fut frappée de l'extrême fraîcheur et de l'exquise coquetterie de ces trois pièces qui ressemblaient beaucoup plus au sanctuaire intime d'une femme à la mode qu'au logis destiné à recevoir un homme.

Les murailles et les plafonds tendus de toile perse, les meubles arrondis et capitonnés, les parquets recouverts d'un tapis de haute laine, touffu comme un gazon, donnaient à cet intérieur un aspect d'élégance raffinée et toute féminine.

L'appartement de Mme de Kéroual était loin d'offrir cet aspect de mollesse voluptueuse.

Périne en ressentit quelque étonnement, mais elle n'eut garde de manifester son impression.

La comtesse voulut ouvrir elle-même les rideaux, les fenêtres et les persiennes ; le soleil, en inondant de lumière les gerbes de roses, de camélias, de volubilis, peintes sur les tentures et éparses sur le fond blanc des tapis, sembla se jouer dans un parterre en plein épanouissement.

Mme de Kéroual alors s'occupa des plus petits détails, faisant la guerre au moindre atome de poussière, et ne laissant pour ainsi dire aucune besogne à Périne.

Lorsque tout se trouva en ordre (et Dieu sait si cet ordre fut complet et irréprochable), Léonie désigna les grandes potiches du Japon et les cornets de Chine, placés sur les meubles de marquetterie, et concourant à l'ornementation générale.

— Maintenant, dit-elle, descendons au jardin et cueillons des fleurs pour remplir ces vases. Je veux qu'il y ait des fleurs partout, surtout des roses, beaucoup de roses, le baron les adore.

Au bout d'une heure, la moisson odorante était faite, et l'appartement, paré comme une chapelle un jour de grande fête, n'attendait plus que son hôte ; mais Mme de Kéroual avait oublié de déjeuner, et, quand Périne lui en fit l'observation, elle répliqua :

— Je n'ai pas faim.

— Mme. la comtesse serait-elle souffrante ? demanda Périne avec inquiétude.

— Jamais je ne me suis mieux portée.

Madame la comtesse ferait bien de manger quelque chose, si peu que ce soit, d'autant plus que Mlle. Marthe attend madame depuis longtemps pour se mettre à table.

— Vous avez raison ; cette chère Marthe, je ne pensais plus à elle.

Ne plus penser à son enfant, elle, la meilleure des mères ! Que se passait-il donc ce jour-là dans l'esprit de Léonie, ou plutôt dans son cœur ?

Mme de Kéroual alla chercher Marthe et se mit à table ; mais il fut impossible de goûter aux mets placés devant elle. Une agitation bizarre, une gaieté fébrile, la dominaient absolument ; elle parlait sans raison, elle riait sans motif et toute son attitude était si bizarre, que l'enfant finit par le remarquer.

— Petite mère, lui demanda-t-elle, qu'est-ce que tu as donc, tu n'es pas comme tous les jours ?

Léonie attira sa fille dans ses bras, la pressa sur son cœur avec un transport inouï de tendresse et lui dit en la couvrant de baisers :

— Cher trésor, tu vas être bien contente.

— Pourquoi donc ça, petite mère ?

— Parce que tu verras aujourd'hui ton bon ami, ton cousin Gontran.

Marthe, au lieu de répondre, cacha son visage dans le sein maternel et se mit à pleurer avec amertume.

Alors, Mme. Kéroual s'efforça de la calmer en la couvrant de caresses et en lui prodiguant les paroles les plus tendres ; mais elle eut beaucoup de peine à y parvenir : l'enfant, oppressée par un étrange et mystérieux chagrin, continuait à sangloter et son pauvre petit cœur palpitant ne se dégonflait pas.

Enfin, après une longue crise, les baisers de Léonie triomphèrent de cette douleur sans cause appréciable. Les larmes cessèrent de couler, les yeux reprurent leur éclat, les lèvres leur sourire, et Marthe, consolée, ou plutôt oubliée, s'échappa des bras de sa mère pour aller rejoindre Georgette qui l'attendait sur la pelouse.

Ce fut alors au tour de la comtesse, restée seule, de devenir rêveuse et triste ; car, en voyant couler les pleurs de sa fille, toute sa gaieté avait disparu.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle presque avec effroi, mon Dieu ! quel terrible instinct de divination avez-vous donc mis au cœur des enfants ? Quelle voix venue d'en haut dit à cette frêle intelligence que je songe à donner la place de son père à celui qui vient aujourd'hui et qu'elle ne veut pas aimer ? Ces larmes de ma fille chérie sont-elles donc, oh ! mon Dieu ! un avertissement que vous m'envoyez ? L'effroi de mon enfant doit-il me faire comprendre que l'hôte si impatientement attendu n'apportera pas le bonheur à mon foyer ? mon cœur s'est-il trompé ? Suis-je aveugle ? Est-ce l'abîme qui m'attire ? Le Gontran d'aujourd'hui est-il resté le Gontran d'autrefois ? Oh ! si cela était ! Mais, non, c'est impossible ! L'homme à qui j'ai donné mon âme a commis bien des fautes, mais il les a courageusement rachetées ! Au milieu des erreurs de la jeunesse, aucune voix ne s'est jamais élevée pour lui reprocher d'être fourbe et menteur. Et, d'ailleurs, reculer, le puis-je ? Hésiter même, ne m'est pas permis. Ma destinée est désormais écrite ; il faut que je marche en avant.

Léonie attacha sur sa tête un chapeau de paille, elle quitta le château et s'enfonça dans la plus sombre des allées du parc, où, pendant plus de deux heures, elle tourna et retourna dans son esprit une foule de réflexions de la nature de celles que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Il est bien rare que l'on ne parvienne pas à se convaincre soi-même, quand on éprouve l'impérieux besoin d'être convaincu. La nature humaine est ainsi faite.

(A continuer.)



DAVID LIVINGSTONE.

(Suite et Fin.)

III.—DÉCOUVERTE DU LAC NYAMI.—LE CHEF DU LAC.—LES MAKOLOLO.—DANGERS DE LA LECTURE.—LES ÉLÉGANTES DU PAYS.—HEUREUX MARIS !

Le docteur et les siens, qui marchoient en ligne directe vers le nord, franchirent le désert de Kalahari et découvrirent, au mois d'août 1849, le lac Nyami, une des plus belles nappes d'eau de l'Afrique australe.

Le chef du lac accueillit mal les nouveaux venus ; il aurait presque dit à Livingstone, comme le loup de la fable : « Tu troubles mon breuvage. » Les Européens demandèrent à lui acheter les chèvres et les bœufs ; il fallait vivre. Le roi inhospitalier leur offrit seulement des dents d'éléphant. On lui répondit qu'on ne pouvait manger de l'ivoire. Le chef fut inflexible :

— Je ne peux pas vous donner autre chose, répliqua-t-il ; on prétend que les blancs aiment beaucoup ces os-là. Je consens à vous les vendre ; mangez-en ou n'en mangez pas ; quant aux chèvres et aux bœufs, j'en ai besoin moi-même pour mon propre estomac.

On ne peut autrement rien obtenir de ce tyranneau.

A cette époque, l'ivoire était encore presque sans valeur dans ces parages. Ainsi un marchand qui accompagnait les voyageurs acheta dix grosses défenses en échange d'un vieux mousquet. L'ivoire pourrissait à la place où était tombé l'éléphant ; il y en avait à profusion.

Après bien des entraves suscitées par la mauvaise foi du chef du lac, Livingstone partit et s'avança vers le pays des Makololo, qui devint le quartier général de ses explorations ; il trouva quelques indigènes d'une intelligence assez fine, particulièrement deux chefs, Sébitoane et son fils Sékéléton. Loin d'être réfractaires au progrès, ils étaient l'un et l'autre très favorables à la civilisation. Seulement ils la comprenaient assez mal. Parmi toutes les merveilles dont on présentait le tableau à Sékéléton, un fait le scandalisait ; au dernier point, c'était que les souverains n'eussent pas plus de femmes que les simples sujets. Ebranlé néanmoins par les discours du bon missionnaire, il consentit à laisser de côté beaucoup d'habitudes barbares, mais il voulut garder cinq femmes ; — par économie, il conserva celles de son père.

Les traditions absurdes, les superstitions, une confiance aveugle dans le merveilleux, une crédulité excessive suivie de subites défiances, voilà malheureusement les grands obstacles qui arrêtent le développement de cette population. « J'avais offert, dit Livingstone, d'apprendre à lire aux indigènes qui le désiraient, ceux-ci furent peu nombreux. Il leur paraît surnaturel que l'on puisse lire des choses qui ont eu lieu à une autre époque ou dans des pays éloignés. Nulle explication ne parvient à leur donner une idée même approximative de cette faculté surprenante. »

Cependant un sauvage, apparemment fort courageux, voulut bien étudier l'alphabet ; il se crut en danger de tomber malade ou d'être frappé de malédiction. Lorsqu'il eut appris ses premières lettres, il déclara très-sérieusement au souverain que la chose était inoffensive.

Grâce à cette assurance, ses compatriotes prirent goût à la lecture et bientôt épelèrent si bien, si vite, qu'ils devinrent eux-mêmes professeurs. L'un d'eux surtout montra une incroyable facilité : en quelques semaines il sut lire et écrire.

Au moral comme au physique, les makololo ne forment donc pas une nation mal douée. Les dames du pays ont, il est vrai, un défaut capital, celui de s'enivrer avec une

boisson fermentée, le bogaloo ; — des anneaux de cuivre et d'ivoire ornent le bas de leurs jambes et l'écorchent même souvent.

Si les femmes du peuple se contentent forcément de quelques verroteries, de quelques colliers plus ou moins brillants, les grandes élégantes ont une sorte de code de la mode, dont elles ne sauraient s'affranchir ; or une mode fort en honneur veut que l'on s'arrache les dents de la mâchoire supérieure. Ne pas s'y soumettre, ce serait manquer de goût ; aussi toutes les Makololo, dames du monde, ont-elles invariablement perdu la moitié de leurs incisives.

Pourquoi cette singularité ? La réponse est simple. On rapporte que la femme d'un chef se querella avec son mari, et dans un moment d'oubli le mordit à la main ; — elle fut condamnée à perdre ses incisives ; — immédiatement la mode fut adoptée, ou plutôt imposée par tous les guerriers de la tribu, qui trouvèrent la coutume prudente.

Peut-être faut-il attribuer cet usage à une origine moins compromettante. Voici une autre interprétation ; pour bien en saisir la naïve profondeur, il faut suivre tout un enchaînement d'idées : les bœufs ont la mâchoire supérieure proéminente. Chacun sait que les bœufs sont des animaux extrêmement utiles, tandis que les zèbres sont des bêtes malfaisantes. Il va donc mieux ressembler aux premiers qu'aux seconds. En s'arrachant les dents de la mâchoire supérieure, on imite un bon exemple, on s'éloigne du mauvais. Rien n'est plus clair. Mais laissons là ce ridicule usage.

Qui ne connaît l'aphorisme suivant : « Voulez-vous juger un peuple, examinez le rang qu'il accorde à la femme. » Eh bien ! les dames makololo jouissent d'immenses privilèges ; elles ont voix délibérative dans les assemblées, elles peuvent être souveraines.

Malheureusement, elles s'oublient quelquefois jusqu'à frapper leur seigneur et maître ; passablement heureux seraient encore les maris s'ils n'avaient qu'une compagne, mais ils en possèdent jusqu'à cinq. Jugez alors de la douceur du foyer !

« J'ai vu, dit Livingstone, un pauvre mari qui s'était posté sur un arbre, d'où il poussait des cris douloureux et retentissants. « Je croyais, s'écriait-il, avoir épousé cinq femmes, mais j'ai épousé cinq sorcières ; elles me défendent de prendre la moindre nourriture. »

Dans des situations aussi humiliantes, aussi déplorables, la justice donne tort aux dames économes qui se coalisent pour couper les vivres à leur mari ; tout rentre bientôt dans l'ordre. Mais si des coups ont été portés, les lois deviennent sévères. La délinquante est conduite à la grande place de la ville, lieu où réside le chef. Sentence est prononcée. La femme est condamnée à charger son mari sur son dos et à le porter à la maison au milieu des huées de la foule.

Cececine vous rappelle-t-il pas certaines coutumes du moyen âge ?

IV.—DÉPART POUR LOANDA.—POLITESSE DES BALONDA, —REPRÉSENTATION ÉMOUVANTE DE LA LANTERNE MAGIQUE.—LA DÉCORATION.

Livingstone, tout en fixant le siège de sa résidence à Linyanti, capitale des Makololo, avait reconnu le Zambèze et accompli dans les environs des excursions qui lui permirent plus tard d'entreprendre définitivement, avec plus de chances, de succès, un grand voyage du côté de

l'ouest, jusqu'aux rives de l'Atlantique. Ce trajet, à travers des territoires inconnus à peine entrevus par des Européens, était de plus de quatre cents lieues.

Le missionnaire ne vit pas de meilleurs compagnons à choisir, pour former une escorte, que les indigènes makolo eux-mêmes. Il franchit le territoire des Barotsé et séjourna pendant quelques mois dans le pays de Londa, dont les habitants, sont d'une civilité toute particulière, Veulent-ils faire preuve d'une excessive courtoisie, ils apportent dans un morceau de cuir des cendres ou de la terre de pipe. Ils s'en frottent la poitrine ou le haut des bras. Les gens du monde ne connaissent guère d'autre mode de salutation. Il est cependant des raffinés qui se battent les flancs et se frappent les jambes.

La plupart du temps, notre voyageur était reçu avec une curiosité empressée par les principicules africains; les seigneurs nègres l'abordaient très-poliment en se frottant les mains ou en se couvrant de cendres. L'un d'eux avait tant d'anneau de métal au-dessus des chevilles qu'il ne pouvait avancer qu'en se dandinant et en écartant démesurément les jambes. Cette démarche fit sourire Livingstone: « Ce personnage, lui dit-on, est très-puisant, tous ces anneaux en sont la preuve évidente. » Le voyageur se souvint alors de la démarche grave, solennelle, de certains gros fonctionnaires européens, pliant aussi sous le poids des broderies et des décorations!

Une audience, envidée par bien des Salonda, lui fut accordée; il fut admis à contempler de très-près le souverain Chinté. Une centaine de femmes entouraient le monarque, dont la principale épouse était placée au premier rang et portait sur la tête un curieux bonnet rouge. A chaque parole du souverain, les dames de la cour faisaient entendre une sorte de chant plaintif, tandis qu'une bande de musiciens composée de trois tambours et de quatre tympanistes jetaient au vent l'harmonie la plus douteuse. L'assistance paraissait charmée.

Livingstone avait emporté une lanterne magique: en admirer les tableaux, c'était ce que souhaitait surtout l'illustre Chinté. Ses desirs furent enfin satisfaits.

« Je trouvai mon chef sauvage, dit le voyageur, environné de ses dignitaires et de ses femmes; le premier tableau représentait le sacrifice d'Abraham; les personnages étaient aussi grand que nature,—et les spectateurs ravis trouvaient que le patriarche ressemblait infiniment plus à un Dieu que toutes les images de terre ou de bois que l'on offrait à leur adoration... Les femmes écoutaient mes explications avec un silence respectueux; mais lorsque remuant la glace où l'image était imprimée, le couteau qu'Abraham tenait levé sur son fils vint à se mouvoir en se dirigeant de leur côté, elles supposèrent que c'étaient elles qui allaient être égorgées à la place d'Isaac, et, se mettant à crier toutes à la fois: « Ma mère! ma mère! » elles s'enfuirent pêle-mêle en se jetant les unes sur les autres, tombèrent sur les petites huttes qui renferment les idoles, foulèrent aux pieds les plants de tabac, mirent en pièces tout ce qu'elles rencontraient; il nous fut impossible de les rassembler de nouveau. Toutefois Chinté resta bravement assis au milieu de la mêlée, et ensuite examina l'instrument avec un vif intérêt.

« Au bout d'une dizaine de jours, continue Livingstone, Chinté vint me faire une visite dans ma tente, et, fermant bien toutes les ouvertures, il tira de son vêtement un collier auquel était suspendue l'extrémité d'un coquillage conique, ayant, aux yeux de ces peuplades, autant de valeur que les insignes du lord-maire peuvent en avoir à Londres. Puis, me le passant autour du cou: « Maintenant, me dit-il, vous avez une preuve de mon amitié! » Cette décoration était sans doute quelque chose comme la grand-croix de l'ordre de Londa. Que de réflexions engageant à faire ces présents de sauvage! »

Quelques jours après, le camp fut levé, on repartit. Le voyage fut d'autant plus difficile que l'on s'engeait dans les territoires déjà explorés par des Portugais, et surtout par les négriers. Les Européens y sont à juste titre dé-

testés; le blanc passe pour un ogre ou pour le diable. Lorsque notre pacifique voyageur arrivait près d'un village les femmes se sauvaient dans leurs cabanes; les enfants qui le rencontraient jetaient les hauts cris, et dans leur épouvante prenaient des attaques de nerfs.

Livingstone et ses Zambéziens finirent néanmoins par arriver à Saint-Paul de Loanda. En débouchant dans la plaine qui entoure le port, les indigènes promènèrent leurs regards, non sans un certain effroi, sur l'immense Océan.

« Nous pensions, disaient-ils, que le monde n'avait pas de bornes, mais le monde nous dit tout d'un coup: « C'est ici que je finis; au delà je n'existe plus. »

Le retour s'effectua sans incidents remarquables; en regagnant leur patrie, les Zambéziens étaient ravis de tout ce qu'ils avaient vu; ils avaient bien en maille à partir avec les populations d'Angola, anciens Portugais confondus avec les naturels, et qui forment une race effrontée, astucieuse; mais tout était oublié. Néanmoins un gros nuage allait surgir à l'horizon; une pénible déception à laquelle ils n'avaient pas songé, les malheureux! les attendait: leurs femmes s'étaient remariées. Le premier choc reçu, ils se mirent à rire de leur mésaventure.

« Après tout, dirent-ils, les femmes ne sont pas rares; il y en a autant que de brins d'herbe; nous en retrouvons d'autres. »

Au reste, plusieurs des seconds maris restituèrent très-volontiers les femmes qu'on leur réclamait, et on les reprit sans arrière-pensée.

V.—LA CATARACTE VICTORIA.—GRANDE RÉPUTATION DES ANGLAIS.—TERRIBLE IMPRESSION CAUSÉE PAR LA MER.—RETOUR DU MISSIONNAIRE EN EUROPE.

Livingstone n'était pas un homme à se reposer longtemps; il repartit quelques mois après, c'est-à-dire le 3 novembre 1855. Cette fois, il voulait atteindre l'Océan Indien. Il suivit presque constamment les bords du Zambèze; salua du nom de Victoria la magnifique cataracte que forme ce fleuve, et qui est la digné émule du Niagara; étudia les mœurs de plusieurs peuples importants, entre autres les Btoka et les Banyai, possesseurs actuels du bienheureux pays de Monomotapa.

Pour plusieurs tribus, la simple vue d'un Européen était un événement sans précédent; l'homme au teint pâle leur paraissait un phénomène extraordinaire; ils le contemplaient, ils l'examinaient tour à tour; ils étaient émerveillés et effrayés; ils saluaient le nouveau venu et sa suite de la manière la plus grotesque. « Dès qu'ils étaient devant nous, rapporte Livingstone, ils se jetaient sur le dos, se roulaient par terre et se frappaient la partie extérieure des cuisses en exprimant leur satisfaction. Cette méthode de haute politesse m'est particulièrement désagréable, et je m'égosille à leur crier: « Mais ils s'imaginent que je ne me trouve pas bien accueilli; et plus ils me voient mécontent, plus ils se roulent avec fureur et se frappent les cuisses avec violence... »

Le gouvernement des Banyai est remarquable en ce qu'il présente une sorte de république féodale. Le pouvoir est électif. A la mort du chef, on va chercher un nouveau prince, soit dans la tribu, soit chez un peuple voisin. Il est d'usage que le nouveau Numa refuse l'honneur qu'on lui propose; il ne s'en trouve pas digne; il est inexpérimenté; il se déclare, avec une apparente modestie, incapable de remplir une charge aussi élevée. Sollicité, il accepte toujours; il prend possession des biens de son prédécesseur et adopte toutes ses femmes, voulant ainsi, avoir tous les avantages et tous les tourments de celui qu'il remplace.

Avant d'atteindre le but extrême de son voyage, l'embouchure du Zambèze, Livingstone franchit un territoire gouverné par un despote très-hostile aux étrangers, qui envoya deux de ses ministres, sans doute les premiers espions du royaume.

—A quelle nation appartiens-tu ? demandèrent-ils au voyageur.

—Je suis citoyen anglais.

—Anglais ? Anglais ? reprirent les deux ambassadeurs avec étonnement ; nous ne connaissons pas cette tribu ; nous n'en avons jamais entendu parler ; habite-elle loin d'ici ?

Il aurait fallu faire un cours de géographie à ces diplomates, comme à tant d'autres. Livingstone se contenta de répondre :

—Oui, loin, bien loin d'ici.

Le récit des voyages n'est pas seulement attrayant parce qu'il initie aux mœurs des peuples ; mais que de fois aussi pouvons-nous en tirer de bonnes leçons de modestie ! Nous nous croyons les maîtres du monde, et l'on ignore jusqu'à notre nom !

Grâce à son âme généreuse, à ses principes d'équité, à ses qualités essentielles, Livingstone était devenu l'ami, le père des indigènes makololo qui l'accompagnaient. Il était respecté, adoré de tous.

Arrivés à peu de distance de l'Océan, ils apprirent qu'il fallait se séparer. Ce fut une immense douleur pour les sauvages de l'escorte ; ils se jetaient aux pieds du voyageur pour le supplier de les emmener. Livingstone n'y consentit pas ; il comprenait que le climat froid et humide de l'Angleterre pourrait être extrêmement dangereux pour ces enfants du cœur de l'Afrique, habitués à une chaleur continue ; il voulut bien cependant faire une exception en faveur d'un naturel au tempérament vigoureux, et qui paraissait plus encore que ses compaguons désireux d'entreprendre le voyage ; — mais, à la vue de la mer, de la vaste mer, le pauvre Africain demeura confondu. Lorsqu'on eut mis le pied dans une chaloupe pour gagner le navire, sa crainte se transforma en terreur, presque en démente. Sur le pont du vaisseau, il se calma quelque peu ; mais tout était tellement nouveau pour lui, que sa faible intelligence supportait difficilement une telle succession d'idées.

—Quel singulier pays ! disait-il parfois ; de l'eau rien que de l'eau !

A l'île Maurice, l'étonnement du sauvage fut à son comble ; mais la tension d'esprit était devenue trop forte, il perdit la raison pendant la nuit ; il se blottit dans une chaloupe et s'écriait, lorsque Livingstone voulait l'approcher :

—Non ! non ! je dois mourir seul ! Vous ne devez pas mourir, vous ! N'approchez pas ou je me jette à l'eau.

Les matelots voulaient l'enchaîner, Livingstone s'y opposa ; il espérait qu'à force de soins, il le ramènerait à la raison. Malheureusement, le lendemain, le sauvage était pris d'un accès de folie furieuse ; il voulut frapper un des passagers, et tout d'un coup s'élança dans la mer ; il suivit la chaîne du navire sans essayer de lutter contre les flots ; il voulait mourir ; il fut en effet englouti dans les vagues. La civilisation, ou plutôt l'avant-garde de la civilisation, l'avait tué.

Quelques semaines après Livingstone revoyait l'Europe ; les témoignages d'estime, d'admiration, ne lui firent pas défaut. Il était parti inconnu, ignoré de tous ; ils rentraient dans sa patrie précédés de la réputation.

Mais dix-sept années passées au cœur de l'Afrique l'avaient complètement éloigné du courant de la civilisation ; il était devenu presque aussi sauvage que les indigènes

eux-mêmes. Il se trouvait singulièrement embarrassé de dissertar et d'écrire dans sa langue maternelle. Le dialecte makololo finissait par lui sembler plus aisé que la langue de Shakespeare. N'importe ! Il se mit courageusement à la grammaire anglaise, et parvint, à force de travaux, à publier le bel ouvrage connu sous le titre d'*Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe de 1840 à 1856*.

« Je crois, disait-il en l'achevant, que j'aimerais mieux traverser de nouveau le continent africain que de publier un second volume ! »

Livingstone n'est donc pas un littérateur ; ses phrases se heurtent, ses mots se répètent, ses faits sont exposés sans grâce ; mais la vérité apparaît d'un bout à l'autre dans toutes les pages qu'il signe. S'il commet quelque erreur, c'est toujours à son insu. Il a, sur la véracité des témoignages exprimés par les voyageurs, une opinion qui ne cadre pas avec celles de la plupart de ses confrères. La probité de l'écrivain et la loyauté de l'homme du monde sont, suivant lui, inséparables, — et il a raison. Prétendre qu'il y a deux morales, c'est n'en reconnaître aucune.

Il attache à l'authenticité parfaite de ses récits une tradition d'honneur dont le germe date de loin dans sa famille. Ecoutez ce qu'il dit à ce sujet dès le début de son premier ouvrage ; « Un de mes aïeux prononça ces mots en mourant ; « J'ai, pendant ma vie, recherché avec le plus grand soin toutes les traditions qui se rattachaient à notre famille, et je n'ai jamais découvert que, parmi mes ancêtres, il y ait eu un malhonnête homme. Si donc, un jour, quelqu'un d'entre nous ou l'un de nos descendants venait à faire quelque mauvaise action, cela ne serait pas parce que le germe en était dans son sang, et ses torts n'appartiendraient pas à la famille. Soyez honnêtes, c'est le précepte que je vous lègue ! » C'est pourquoi, ajoute Livingstone, s'il m'arrive de commettre quelques méprises, j'espère que l'on voudra bien les considérer comme une erreur involontaire et non pas comme une preuve que j'ai oublié la recommandation de mon aïeul. »

S'il se fût reposé après avoir accompli ce grand trajet de plusieurs milliers de lieues à travers les régions presque constamment inexplorées, il aurait, par cela seul, certainement mérité une place d'honneur parmi ceux qui ont le plus fait pour l'avancement de la géographie africaine ; — mais une fois qu'on est mordu au cœur par la passion des voyages, on y revient avec obstination jusqu'à la mort. — A peine de retour, le célèbre missionnaire songeait à reprendre le cours de ses aventureuses entreprises ; il méditait de tenter une exploration encore plus difficile que les précédentes. Ses efforts, couronnés de succès, lui ont définitivement valu le premier rang.

Dans un prochain numéro nous exposerons les deux derniers voyages de Livingstone. L'itinéraire de celui que nous venons de décrire rappelle assez un Y. La partie inférieure de la lettre, jusqu'au point d'intersection, représente le trajet du Cap au pays des Makololo, point central des explorations du docteur ; des deux lignes adjacentes, celle de gauche représente le voyage à Loanda, sur l'Atlantique ; et celle de droite, l'itinéraire de Linyanti à l'Océan indien.

Bientôt nous aurons à nous transporter encore dans les mêmes parages, mais surtout au nord du Zambèze. Nous osons promettre au lecteur une belle moisson d'anecdotes, d'incidents dramatiques et d'aventures.



LES MORMONS.

(Suite.)

On peut faire des fautes contre la grammaire et être éloquent. Joseph Smith a exercé une influence extraordinaire sur ses contemporains, et je vois, par le témoignage de ses ennemis eux-mêmes, qu'il passa pour un grand orateur. Quant à moi, qu'il soit le traducteur anglais de la langue des anges ou qu'il daigne écrire un article de journal, il me paraît également lourd, diffus, et pour tout dire en un mot, assommant. Il est vrai qu'on juge mal un orateur sans l'entendre, et je n'ai pas entendu le prophète des Mormons. D'ailleurs qu'est-ce que l'éloquence, sinon l'art de persuader. Les rhéteurs nous apprennent que pour persuader, il faut savoir agiter les passions de son auditoire ; or, chaque peuple, chaque pays, chaque époque a les siennes, et il serait étonnant que ce qui passionne un fanatique, par delà les montagnes Rocheuses, touchât un Parisien comme moi. Je ne doute pas que Cromwell n'ait été de son temps un grand orateur, et cependant je ne connais que M. Carlyle, son éditeur, qui de notre temps ait pu lire ses discours.

Quant à la doctrine religieuse prêchée par Joseph Smith, je la comprends encore moins que son éloquence, et je doute qu'on parvienne à découvrir un système philosophique quelconque dans le galimatias de ses révélations. " Qu'est-ce que Dieu ? " dit-il. — Une intelligence matérielle organisée, ayant un corps. Il a la forme d'un homme, et de fait, est de même espèce. Il est un modèle de la perfection à laquelle l'homme est destiné à parvenir, Dieu étant le grand père et le chef de la famille. Cet être ne peut pas occuper deux places à la fois, donc il ne peut être présent partout... Le plus faible enfant de Dieu qui existe aujourd'hui sur la terre possédera plus de pouvoir, plus de propriétés, plus de sujets et de gloire que n'en possèdent Jésus-Christ et son père ; tandis qu'en même temps Jésus-Christ et son père auront leur empire, leur royaume et leurs sujets augmentés en proportion. " Si cela signifie quelque chose, c'est apparemment que Smith comptait passer Dieu après avoir fait son temps de prophète. Cet échantillon suffira, je l'espère, pour donner une idée de la théologie des Mormons. Leur symbole offre un mélange indigeste des principes du christianisme, de rêveries puritaines, et, çà et là, de quelques traits de la politique temporelle de Joseph Smith. Ce symbole est fort long, et je me bornerai à quelques extraits.

" Nous croyons que les hommes seront punis pour leurs propres péchés, et non pour les transgressions d'Adam.

" Nous croyons que, grâce à l'expiation du Christ (atonement), toute l'humanité peut être sauvée par son obéissance aux commandements de l'Évangile. " (Je ne sais comment les Mormons concilient le premier de ces articles avec le second.)

" Nous croyons que des hommes peuvent être appelés de Dieu par l'inspiration et par l'imposition des mains de la part de ceux qui sont dûment autorisés à prêcher l'Évangile et à en administrer les commandements. "

[N'y a-t-il pas là une précaution prise par le prophète pour éviter le trop de concurrence dans les

révélations divines ? Je raconterai plus tard comment Joseph Smith eut fort à faire pour contenir l'enthousiasme de quelques-uns de ses adhérents trop faciles à s'inspirer.]

" Nous croyons au rassemblement littéral (sic) d'Israël et à la restauration des dix tribus ; que Sion sera rétablie sur le continent occidental ; que le Christ régnera personnellement sur la terre pendant mille ans ; que la terre sera renouvelée et recevra sa gloire paradisiaque. Nous croyons à la résurrection littérale du corps (c'est décidément un mot mormonique) et que les morts dans le Christ ressusciteront d'abord, et que le reste des morts ne vivra pas avant les mille ans accomplis. "

Leur baptême, qu'ils estiment nécessaire au salut, s'administre par immersion ; et, ce qui est fort commode, on peut être baptisé par procuration, voire même après sa mort. L'âme de votre grand-père est en péril, car peut-être n'a-t-il pas pu profiter de la révélation faite à Joseph Smith junior ; faites-vous baptiser pour lui et n'en soyez plus en peine ; c'est une attention qu'on doit avoir pour ses grands parents ; mais il n'y a pas de temps à perdre, à ce que disent les théologiens mormons, car bientôt le baptême susdit ne pourra s'administrer qu'à Sion, c'est-à-dire dans la capitale des Mormons, et à Jérusalem.

Le livre de Mormon et celui de la Doctrine ne sont considérés par leurs docteurs que comme des suites de la Bible ; mais le prophète a fait subir à la Bible elle-même, un travail de révision qui s'imprime en ce moment. Personne n'a su encore l'hébreu, excepté Joseph Smith, qui avait le don des langues. Je ne connais de ses corrections à la Vulgate que l'interprétation du premier verset du premier chapitre de la Genèse, dont voici l'erratum : Au lieu de ; " Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, lisez : le Dieu en chef (*the Head God*) rassembla les dieux et tint un grand conseil. "

En voilà assez de ces tristes extravagances. Hâtons-nous de dire que Smith et ses apôtres ont toujours professé publiquement la morale de l'Évangile. Cependant leurs ennemis prétendent qu'ils connaissent certaines restrictions mentales et distinctions de casuistes au moyen desquelles ils imposent aux Gentils, sans que le diable y perde rien.

Le niveau de l'intelligence humaine se serait-il abaissé dans notre malheureux siècle ? Explique qui pourra comment une fable aussi mal ourdie que la découverte des lames d'or, une doctrine aussi ridicule que celle dont je viens de traduire quelques articles, un langage aussi grossier que celui d'un paysan parlant de ce qu'il n'entend pas, aient pu produire tant d'effet parmi un peuple qui passe pour grave, sensé et même un peu calculateur. En 1830, Joseph Smith n'avait que cinq disciples ; un an après il les comptait par milliers. La voix de l'ange Moroni, qu'il traduisait dans son jargon, lui dicta ce précepte : " Tu ne convoiteras pas ton propre bien, mais tu en feras un usage libéral pour contribuer à l'impression du livre de Mormon. " Aussitôt, et comme par enchantement,

il a une imprimerie, il fonde un journal, une banque et bientôt une colonie. De tous côtés partent, sur son ordre, d'ardents missionnaires qui se répandent non-seulement dans les différents États de l'Union, mais qui viennent braver les sarcasmes de la vieille Europe et faire des recrues pour la nouvelle Jérusalem. Or, ces apôtres sont gens intelligents ; les recrues qu'ils envoient à leur prophète ne sont ni des désespérés en dehors de la vieille société, ni des misérables que la faim pousse à se jeter dans l'Église nouvelle qui les nourrit. Les catéchumènes des Mormons, sur ce point tous les témoignages sont d'accord, ce sont des cultivateurs aisés des artisans, d'élite qui arrivent avec leurs familles, possesseurs d'un petit pécule, économes rangés, sobres, amis de l'ordre et du travail. On estime que depuis 1840, 14,000 personnes ont passé de Liverpool en Amérique par les soins du comité d'émigration que les Mormons ont établi dans cette ville.

Parmi tout le fatras et le méchant verbiage de ses œuvres littéraires, originales ou pillées, Smith montre un talent réel d'organisation, et l'on entrevoit que le mauvais grammairien a l'instinct du législateur. Il a compris le pouvoir de l'esprit d'association qui produit tant de merveilles aux États-Unis, et il l'exploite en le soumettant à une volonté unique. A l'autorité du gouvernement théocratique il allie l'activité particulière aux républiques commercantes ; il sait flatter l'orgueil de sa secte, et, en lui persuadant qu'elle est l'objet des préférences exclusives du Très Haut, il la sépare du reste des hommes. Pleins d'un égal mépris pour les chrétiens et pour les idolâtres, les Mormons tirent gloire de leur isolement. Leur prophète leur a fait une loi et comme une nécessité de se suffire à eux-mêmes. C'est en inspirant aux Spartiates un orgueil non moins exclusif que Lycurgue les rendit pour quelque temps réellement supérieurs à tous les Grecs. Obéissance absolue au prophète, propagande active, abnégation des intérêts particuliers, ou plutôt direction intelligente des intérêts particuliers au profit de l'intérêt de la communauté, enfin fondation d'un état indépendant par la réunion de tous les membres de la société nouvelle, tels sont les préceptes que Smith a dictés à ses disciples ; préceptes à la fois religieux et politiques ; car son grand art fut toujours de prescrire comme un devoir envers le ciel tout ce qui pouvait contribuer à l'agrandissement de sa secte. Quelques-uns ont vu en lui un imposteur vulgaire servi par le hasard ; d'autres ont cru qu'il partageait le fanatisme de ses adeptes et que s'il avait menti sciemment, c'était pour le bon motif, dupe d'ailleurs le plus souvent lui-même de ses rêveries mystiques. Pour moi, je ne doute pas que son but principal, dès qu'il eut compris son pouvoir, n'ait été de fonder un état dont il voulait être le législateur et le chef et, à mon sentiment, toutes ses jongleries ne furent que des moyens à sa portée pour réaliser ce projet.

Qu'on rie tant qu'on voudra du plagiaire qui fait d'un roman le livre de sa religion ; je ne pense pas qu'on puisse refuser son admiration à un jeune homme sans lettres, sans éducation, qui, n'ayant pour toutes ressources que son audace et sa persévérance, parvient à transformer des déserts en florissantes colonies. Au bon sens pratique de la race anglo-saxonne, Smith joignait la fertilité d'expédients et cette témérité calculée et réfléchie qui caractérisent l'Américain du Nord. C'était un de ces hommes à volonté forte et que la nature a créés pour le commandement.

Dès le début de sa carrière, il eut à lutter contre

des obstacles qui eussent rebuté tout autre que lui. Ses premières prédications et les fables sur lesquelles il fondait son autorité lui attirèrent le mépris des gens sérieux et la persécution de tous les fanatiques, si nombreux aux États-Unis ; elles lui valurent, qui pis est, l'amitié des charlatans et des fous, disposés par jalousie ou par esprit d'imitation à le dépasser en impostures et en extravagances. A peine convertis, quelques-uns de ses disciples eurent leurs inspirations et voulurent trancher du prophète. Au milieu de ses sermons, un maniaque poussait des cris enragés, et un autre maniaque prétendait ou croyait les traduire à la foule, partagée entre le prophète professeur et le prophète écolier.

Il faut savoir que, parmi les Mormons, l'interprétation des langues par l'inspiration est un article de foi. " Si un fidèle veut parler et ne sait comment exprimer les pensées de son cœur, qu'il se lève en pieds, disent les doctes, et qu'il ouvre la bouche ; quels que soient les sons qui en sortiront, l'esprit du Seigneur lui donnera un interprète. "

Je demande la permission de raconter entre parenthèse, ce que je vis, à Londres il y a quelques années. On me mena dans une grande salle où l'on entrait pour un schelling, louée à des gens qui parlaient des langues inconnues et les expliquaient. Je pense que c'étaient des Mormons, mais on leur donnait alors un autre nom, que j'ai oublié. L'assistance était nombreuse et mêlée. Une partie se composait de gens graves, proprement vêtus, assis dans un recueillement profond, et de quantité de gamins et de badauds debout, qui les regardaient. Il y avait des moments de grand silence, lorsqu'on espérait que quelqu'un allait prendre la parole. Puis on entendait un chat miauler : aussitôt un coq chantait, un chien aboyait, et des éclats de rire et des huées immenses. Quelques hommes, à mine sérieuse et à larges épaules, allaient prendre au collet le gamin qui faisait le chat ou le coq, et le mettait à la porte ; mais bientôt après le tumulte recommençait de plus belle.

Cela dura une bonne heure, sans que je visse un sourire ni l'apparence d'une distraction dans les membres du cénacle. Tout d'un coup, une jeune femme se leva, jeta son chapeau en arrière et proféra, ou plutôt hurla, d'une voix qui n'avait rien d'humain, quelques mots inintelligibles, puis, tomba comme évanouie sur son banc. Le chat et le coq se turent un instant, saisis d'un effroi involontaire, dont je me suis senti atteint moi-même. Pendant cette minute de silence, un homme se leva et commença à parler. Je me souviens qu'il nous dit que sa jeune sœur avait dit : *Thara ti ton tho*, et que cela signifiait... Mais alors les grognements, les coricocos et les aboiements devinrent si effroyables et la chaleur était si grande, que je gagnai la porte sans attendre le sermon.

Lorsque les Mormons commencèrent à devenir nombreux, les interrupteurs mécréants cessèrent de les importuner, mais la fréquence des descentes de l'Esprit-Saint dans leurs assemblées menaçait la secte naissante d'un nouveau schisme à chaque réunion. Smith prévint le danger. Il établit une hiérarchie entre ses disciples, distribua les grades et les titres religieux, et intéressa les plus turbulents à maintenir la police. S'il remarquait parmi ses néophytes quelques prit dangereux, il s'empressait de lui conférer le titre d'apôtre, et de l'envoyer au loin pour convertir les infidèles. Ces missions, qui s'étendaient quelquefois jusqu'aux îles Sandwich, ou même en Afrique, le débarrassèrent, dit-on, de concurrents redoutables. Quelques belles furent expulsés. Il régla que l'inspiration

ne viendrait plus qu'aux ministres ordonnés *ad hoc* selon le rite de *Melchisedech*. Enfin, il divisa son troupeau en petits groupes commandés par des chefs dévoués qu'il visitait assidûment et qu'il formait à la discipline et à l'obéissance.

Avec les fonds que lui fournirent ses disciples, il acheta des terres, des instruments de labourage, des chevaux et des bœufs, et fonda un premier établissement à Kirkland, dans l'Etat d'Ohio, où un certain nombre de saints commencèrent à défricher et à planter. Tandis que lui-même parcourait les différents Etats de l'Union, pour répandre sa doctrine, quelques-uns de ses lieutenants dirigeaient l'exploitation agricole, d'autres administraient une banque, faisaient un journal et engageaient une violente polémique avec les Gentils, c'est-à-dire les chrétiens, surtout avec les méthodistes, justement alarmés des progrès d'une secte qui leur enlevait leurs sujets d'élite. Malgré la prudence que Smith recommandait à son troupeau et qu'il pratiquait lui-même dans ses rapports avec les infidèles, il ne put empêcher que des néophytes trop zélés ne compromissent l'Eglise naissante par leur langage indiscret et quelquefois par leur conduite. D'ailleurs l'isolement dont les Mormons affectaient de s'entourer donnait prise à la calomnie. On leur imputa des fonnies auxquelles ils ne pensaient pas, et, entre autres, on prétendit que le communisme était le fond de leur doctrine. Cette accusation est grave surtout aux Etats-Unis, où il y a plus de propriétaires qu'en aucun autre pays, et des propriétaires fort attachés à ce qu'ils possèdent. En outre, dès cette époque, le bruit se répandit que les Mormons prêchaient et pratiquaient la polygamie. Smith s'en défendit hautement et reprit même un de ses principaux confidents nommé Samuel Rigdon, qui avait exposé au sujet du mariage des idées fort peu claires qu'on a nommées "*la doctrine de la femme spirituelle*," et que nous aurons bientôt à examiner. Toutes ces rumeurs, calomnieuses ou non, attirèrent aux Mormons des adversaires qui ne leur cédaient point pour l'intolérance et le fanatisme. Plus d'une fois, Joseph Smith fut hué, insulté, chassé à coups de pierres. Dans une de ses tournées, une bande de vauriens excités, à ce qu'on croit, par des prédicateurs méthodistes, força la nuit sa demeure, l'arracha de son lit, et, après l'avoir dépouillé et chargé de coups, le barbouilla de goudron depuis les pieds jusqu'à la tête, et le roula ensuite dans un lit de plumes. C'est une manière de *premier avertissement* fort usité dans les Etats de l'Amérique, où la loi de Lynch est en vigueur.

Cet accident ne refroidit pas le zèle apostolique du prophète : il n'en devint que plus ardent à presser la colonisation de ses sectaires ; déjà il pouvait les appeler son peuple sans trop de hardiesse dans la métaphore. Il acheta des terres considérables dans le comté de Jackson, Etat de Missouri, et résolut d'y transporter son établissement de Kirkland. Si l'on en croit les infidèles, il avait fait de mauvaises affaires dans l'Ohio, et son départ aurait eu lieu *entre deux jours*, façon de parler américaine, qui répond à *faire un trou à la lune*. Quoiqu'il en soit, les Mormons accoururent en foule dans le Missouri, et y jetèrent les fondements d'une ville, d'après un plan envoyé du ciel et remis par Smith à leurs géomètres. Ils la nommèrent *Indépendance* ou *Sion*, et la bâtirent sur l'emplacement du jardin d'Eden, où fut créé notre père Adam, car c'est au Missouri qu'était le Paradis terrestre. Le prophète avait dit, et les sectaires répétaient avec enthousiasme, qu'un jour le Seigneur leur donnerait tout le pays et qu'on n'y verrait

plus un infidèle. J'aime à croire que Smith espérait, avec le temps, convertir les Missouriens ou leur acheter leurs terres. Mais il paraît que des Mormons, plus pressés que les autres, firent par avancement d'hoirie, quelques entreprises blâmables contre les Philistins. Parmi les nouvelles recrues, il y en avait bon nombre qui ne connaissaient pas exactement encore la distinction entre le *meum* et le *tuum*. D'un autre côté, on sait que dans les nouveaux Etats de l'Union, il se trouve bien des gens qui seraient mal à l'aise dans les anciens ; la plupart parce qu'ils se sont brouillés avec la justice, quelques-uns parce qu'ils ont des habitudes de vie semi-indiennes qui ne s'accrochent guère des lois et de la civilisation. Entre ces gens-là et les Mormons s'élevèrent des querelles pour des bœufs enlevés, des chevaux détournés. Il me paraît probable que, des deux côtés, il y eut des torts graves et de coupables violences. Mais les Mormons étaient et voulaient être des étrangers dans le Missouri. Leurs journaux, d'ailleurs, prêchaient l'abolition de l'esclavage, et c'en était assez pour soulever contre eux toute la population blanche, singulièrement intolérante sur cet article.

Un grand meeting eut lieu dans le comté de Jackson en juillet 1833, dans lequel furent adoptées les résolutions suivantes : " Qu'on ne souffrirait plus de Mormons dans le pays ; que s'ils donnaient des garanties de bonne conduite, on leur permettrait de vendre leurs terres et de s'en aller tranquillement ; et que provisoirement, ils cesseraient de publier leur journal et de recevoir les étrangers qui professaient leurs opinions religieuses. " La délibération se terminait par ces mots : " Ceux qui ne feraient pas droit à la présente réquisition sont priés de s'adresser à leur prophète pour être informés du sort qui les attend. "

Une sommation de vider les lieux fut envoyée à Sion, avec intimation de répondre catégoriquement sous trois jours, et, en attendant quelques saints, surpris isolément, furent renvoyés à leurs frères, goudronnés et emplumés. Le gouverneur du comté de Jackson partageait tous les préjugés des Missouriens contre les sectaires. A leurs réclamations, à leurs justes demandes de protection, il répondait par des plaisanteries ou par des menaces : " Partez, disait-il, c'est le plus sûr, ou vous verrez de quel bois se chauffent mes gaillards du comté de Jackson. "

Après quelques pourparlers, les Saints, hors d'état de résister à la tempête, se résignèrent à l'émigration. Ils vendirent leurs propriétés à perte, et laissant à leurs ennemis leurs maisons et les premières assises du temple de Sion, passèrent dans une autre partie du Missouri, le comté de Clay, où ils fondèrent au milieu d'un espace de désert, deux colonies nouvelles, *Far West* et *Adamson-Diahman*, On ne les y laissa pas longtemps tranquilles.

En 1838, nous les y trouvons considérablement accrus en nombre, mais encore plus odieux à leurs voisins. Les méthodistes les dénoncent comme les ennemis communs de l'humanité, et bientôt à la polémique des journaux et des sermons succède la guerre à coups de fusil. Smith s'y était préparé en formant aux exercices militaires une petite bande qu'il appela les *Danites* ou les *Anges destructeurs*, et dont il fit ses gardes du corps. Un engagement eut lieu entre une trentaine de ces anges et un bien plus grand nombre de Missouriens. Les premiers eurent l'avantage, tuèrent deux des Gentils et furent reçus par leurs frères comme David après son combat avec Goliath. L'agression des Missouriens était flagrante, mais les Mormons étaient exécrés. Aussitôt le gouvernement de l'Etat de Missouri

fulmine des décrets contre les sectaires. La milice prend les armes de toutes parts, et ce fut une croisade générale au nom de la morale et de la civilisation outragées. Quelques-uns de leurs plus ardents défenseurs, capitaines ou colonels dans la milice du Missouri, s'étaient peint le visage à la manière des Indiens : ils se faisaient gloire de hurler le *war whoop* et d'être dans leur accoutrement plus sauvages que les sauvages eux-mêmes. De fait, un de leurs premiers exploits fut de tomber sur How-Mill, un hameau des Mormons, de le piller et d'y massacrer une vingtaine de personnes sans défense, hommes, femmes, et enfants. En même temps qu'on courait sus aux Mormons comme à des bêtes fauves, on ne négligeait pas les violences légales. Le massacre de How-Mill restait impuni, mais un décret de prise de corps était lancé contre Smith et d'autres chefs pour avoir causé par leurs prédications la mort de deux citoyens des États-Unis : c'étaient ceux qui étaient restés sur le carreau dans leur escarmouche avec les Danites. Joseph Smith et deux de ses apôtres furent arrêtés et jetés en prison. Si l'on peut ajouter foi aux récits des Mormons, il n'est sorte de cruautés auxquelles leurs chefs n'aient été en butte pendant cette détention. On aurait servi, disent-ils, aux malheureux prisonniers la chair d'un de leurs camarades égorgé. *Credat Judæus Apella.* Je veux bien

croire que MM. les colonels du Missouri s'amuse à jouer au sauvage pour faire peur aux petits enfants, mais je n'ai si mauvaise opinion de leur cuisine. Laissons cette histoire à ceux qui lisent les livres écrits en égyptien réformé, et remarquons seulement à quelles absurdes et dégoûtantes exagérations s'abaissent les hommes dans leurs querelles religieuses.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Smith ni ses compagnons ne furent mangés par les Missouriens. Fort négligemment gardés, ils s'échappèrent de leur prison au bout de quelques semaines. Leurs frères cependant, environnés d'ennemis en armes, abandonnés par le gouvernement fédéral, ouvertement poursuivis par celui du Missouri, durent encore une fois plier leurs tentes et continuer leur pèlerinage. Ils quittèrent le comté de Clay au milieu d'un hiver rigoureux, et après avoir souffert des privations de toute espèce, arrivèrent dans l'État d'Illinois au nombre de 12 ou 15,000, plus attachés que jamais à leurs croyances, et toujours résolus à fonder leur ville sainte. Il y a dans leur symbole une belle phrase : " Nous avons enduré bien des choses ; nous espérons que nous serons capables d'endurer toutes choses. " Les Mormons ont forcé leurs plus cruels ennemis d'admirer leur courage et leur invincible persévérance.

(A continuer.)

L'HIVER DE L'ÂME.

La plus noble partie de l'homme, l'âme créée à l'image de Dieu semble parfois assujettie à toutes les rigueurs d'un triste hiver. Afin d'en bien comprendre le malheur, considérons les diverses phases par lesquelles cette faculté intellectuelle passe depuis sa naissance.

Voici un enfant. Il n'a que quelques heures et cependant son âme, souffle de Dieu, appartient au démon par la faute de nos premiers parents, dont les malheureuses suites sont notre héritage. Sa jeune mère, femme pieuse et éclairée, ne saurait vivre à la pensée que ce petit être, qui lui doit l'existence, n'est pas enfant de Dieu, aussi à peine a-t-il fait son introduction dans la vie qu'on le transporte précieusement à l'Eglise. Là un prêtre lui administre le sacrement qui régénère son âme et la fait chrétienne. L'eau sainte, coulant sur son front, donne à la terre un ange et à l'église un enfant. Le son joyeux des cloches accompagne le nouveau baptisé jusque dans les bras de sa mère, qui, ravie de joie, le presse sur son cœur, couvre ses traits délicats de ses baisers d'amour, de ses larmes de bonheur.

Il grandit. Déjà douze années ont mûri son intelligence et développé les facultés de son âme. Ses parents croyant apercevoir en lui un goût prononcé pour l'étude, l'ont, depuis quelque temps, placé dans une maison d'éducation. Ses progrès dans les sciences humaines sont rapides, mais c'est surtout dans celles de la religion qu'il marche à grands pas et glorieusement. Depuis plusieurs mois, il se prépare à la plus importante action de sa vie ; on lui a appris que bientôt il recevra son Dieu dans le plus intime de lui-même.

Plein d'une ferveur angélique il ne tient plus à la terre, son cœur, ses pensées ne s'occupent que de l'acte sublime qu'il accomplira bientôt. Enfin apparaît le jour depuis si longtemps attendu. L'airain sacré appelle d'un air joyeux tous ceux qui doivent à cette époque fortunée re-

cevoir leur Dieu pour la première fois. Déjà le sacrifice touche à sa fin,—l'auteur de toute sainteté, obéissant à la voix du prêtre est descendu sur l'autel.—Le moment de la communion approche. L'enfant se rend en tremblant à la sainte table, le Ministre de la Religion s'avance tenant dans ses mains le corps adorable de Jésus-Christ. Un instant se passe,—et le Roi des rois est dans le cœur de l'heureux privilégié de sa charité infinie.

Depuis ce moment son âme jouit d'un doux printemps. Enflammée de l'amour de Dieu, rechauffée par le soleil de justice, elle est dès lors propre à produire les fruits de grâce les plus délicieux.

Mais hélas ! au printemps succède l'été. Avec l'âge les connaissances se développent, une foule d'amis se présentent, le feu des passions consume les semences de vertus jetées sur ce terrain fertile par des guides éclairés. Le jeune homme ne connaissant pas les dangers qui l'entourent se laisse entraîner. L'orage des passions bouleverse son âme, déracine en elle ses bonnes résolutions, la ploie, comme le roseau fragile sous le souffle du vent.

Marchant à pas géant, dans cette coupable voie, elle tombe dans le péché mortel. Un instant a suffi.

Enfermée dans le noir tombeau des passions elle souffre du froid cruel de l'éloignement du Divin Soleil. Les remords la glacent de terreur, l'amour de Dieu ne la réchauffant plus, elle tombe esclave du crime.

Pauvre jeune homme ! Quelle différence entre ce jour et celui où, s'asseyant pour la première fois à la table des anges il jouissait du bonheur inappréciable de la présence de Dieu. Qu'il y a loin de la joie pure qui alors transportait son âme à l'affreux désespoir qui l'étreint aujourd'hui.

JOSEPHINE GULLERANDSON.

MICHELET.

Un procès bien singulier, va s'engager autour du corps de M. Michelet. Une lettre de sa veuve, communiquée à plusieurs journaux, explique ce douloureux incident. Il semble que le gendre de M. Michelet, M. Dumesnil, depuis longtemps remarié déjà, ait une grande antipathie pour la veuve de son beau-père, puisqu'il n'avait pas répondu à la lettre où elle lui annonçait la mort de l'illustre historien.

"Je n'attendais pas de lui un témoignage de sympathie, mais j'avais droit à des égards respectueux. Au lieu de cela, le 22 février, j'ai vu entrer brusquement chez moi un homme d'affaires porteur du mandat du père, qui, sous le prétexte qu'il est le tuteur de sa fille encore mineure, faisait apposer les scellés.

"L'inventaire était fini et avait constaté que nous n'avions dans notre résidence accidentelle de Hyères aucune des valeurs qui nécessitent ces mesures légales, lorsque le 26, l'ancien gendre de Michelet a apparu en personne, réclamant au nom de ses enfants, et en qualité de tuteur, pour le faire enterrer loin de sa famille, dans le cimetière d'Hyères, le corps de mon mari.

"Déjà j'avais fait demander à la préfecture l'autorisation exigée pour transporter à Paris le corps précieux. La réponse m'est arrivée pendant que mes conseils négociaient pour lever l'opposition à l'exécution des ordres que m'a donnés mon mari avant de mourir.

"Ces négociations ont échoué. L'opposant s'appuie sur la lettre d'un passage du testament de 1872 et m'intente une action en justice, pour faire décider que la veuve ne doit pas être préférée aux petits-enfants d'un premier mariage dans la disposition de la dépouille mortelle du défunt.

"Sur le texte du testament de Michelet fait en 1872, il lègue tous les biens meubles et immeubles composant sa succession à sa veuve, madame Athénaïs-Marguerite Mialaret, sauf la quantité disponible en raison de l'existence de ses trois petits enfants, Etienne, Jeanne et Camille Dumesnil.

"Notre situation ne serait pas compromise sans certaines explications: je n'ai eu aucun patrimoine, rien de mon premier mariage. Tout ce que je laisse est le fruit de mon travail. Malgré l'économie d'une première femme morte en 1839, nous n'avions à cette époque amassé que trois mille livres de rente. Cependant en 1843, au mariage de ma fille, étant alors à l'aise par mes places et mes livres, je lui constituai 1,500 livres, de rentes, et 1,200 livres de plus lorsque nous habitâmes à part: en tout 2,700 livres que j'ai payées à mon gendre depuis cette époque.

"Ceci explique pourquoi à mon second mariage j'eus la regrettable négligence de ne pas prendre dans le contrat des précautions convenables; c'est qu'en réalité, ma rente étant presque entièrement appliquée à ma fille, je n'avais guère que mon travail et la vente de mes livres. Cette vente cessa plusieurs années. Des temps pénibles vinrent. Je perdis mes places et devins malade. Nous vécûmes d'économies à la campagne. Non-seulement je payais à ma fille sa pension, mais je lui prêtais certaines sommes qu'elle ne pouvait rendre.

"Ce fut seulement en 1856 que ma situation commença à se relever par le succès de *l'Oiseau*. Ainsi toute notre fortune a été acquise pendant la durée de mon second mariage.

"Ma femme y contribua non-seulement par sa vie économique, mais très activement par une collaboration continue. Elle revoyait mes épreuves et préparait mes livres d'histoire naturelle (*Oiseau, Insecte, Mer, Montagne*,) par des lectures, extraits, etc. Et même elle a écrit des parties considérables de ces livres.

Michelet demandait encore à ses petits-enfants d'éviter à sa veuve « la formalité incommode et désagréable des scellés. » On voit que sa dernière volonté n'a pas été plus respectée que celle de Louis XIV. Il demande aussi que ses papiers soient brûlés s'ils doivent sortir des mains de sa veuve. Ce document curieux se termine par quelques lignes où se retrouve le naturalisme particulier à Michelet et ses préjugés anti-catholiques. Toutefois on aime à penser que l'idée de Dieu n'a pas été absente de ses derniers jours.

Ma femme pourra léguer mon portrait par Couture à un musée, avec le sien de 1846 qui est dans mon cabinet. Je désire qu'il ne soient pas séparés.

Comme il n'existe aucun signe certain de la mort que la décomposition, dans plusieurs contrées de la Suisse et autres pays, on l'attend et on garde le corps à visage découvert. J'ai pris cette précaution pour les miens. Je désire qu'on la prenne pour moi, à moins que M. Robin, ou autre docteur de mes amis, n'ait fait l'autopsie.

Je serai transporté, sans cérémonie religieuse, au cimetière le plus voisin, avec l'appareil le plus simple. Qu'on donne aux pauvres ce qu'on eût dépensé. Plus tard, à la mort de ma femme, un tombeau commun de famille pourra être élevé.

Dieu me donne de revoir les miens et ceux que j'ai aimés. Qu'il reçoive mon âme reconnaissante de tant d'années laborieuses, de tant d'œuvres, de tant d'amitiés.

PHYSIOLOGIE DU TABAC.

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin et n'a rien qui l'égale.

THOMAS CORNEILLE.

Ces vers de Thomas Corneille, qui jugea à propos de mettre en rimes une des belles comédies de Molière, prouvent d'une manière incontestable que le tabac avait déjà envahi toute les classes de la société, vers la fin du règne

de Louis XIV. Les rois, les médecins, les docteurs de toutes les facultés avaient eu beau se liguier contre le tabac, cette plante merveilleuse s'intronisait malgré tous les obstacles, bravant toutes les persécutions, et établissait son pouvoir audessus de la sphère des révolutions humaines.

Je ne veux pas, par anticipation, faire l'historique du

tabac et tracer en miniature le tableau de ses triomphes, qui remplit une grande partie de ce petit livre. Qu'il me suffise de dire que j'ai étudié consciencieusement la matière, compulsé de nombreux volumes, consulté des documents inédits, pour compléter mon *tabac vengé*.

Depuis longtemps je voyais avec peine quelques uns de nos jeunes docteurs, serviles imitateurs du pédantisme des anciens praticiens, livrer au public les plus ridicules calomnies contre une plante que les personnes sages regardent comme un des bienfaits de la civilisation moderne. Leurs libelles, colportés sur toutes les places publiques, ont pu tromper quelques priseurs candides, et convertir quelques fumeurs néophytes; mais le tabac n'en est pas moins resté inébranlable sur le trône de la régie.

Dans un transport de généreuse ardeur j'ai résolu de détruire toutes les calomnies, d'anéantir les sophismes et les diatribes.

Le docteur Boussiron, dans un *opuscule*, c'est surtout fait remarquer par une haine aveugle contre le tabac. En combattant ses arguments j'annihilerai aussi ceux des autres médecins comme, lui, ennemis acharnés du tabac.

L'auteur du *Tabac, de son influence sur le physique et le moral de l'homme*, persuadé que, nouveau Jupiter Olympien, il allait foudroyer la régie avec sa thèse de docteur, a recueilli toutes les rancunes, inventorié tous les syllogismes des doctes suppôts de la cabale médicale, qu'il a analysés, sous l'inspiration de la prévention la plus hostile.

A en croire le docteur Boussiron, le tabac à priser est un poison; le tabac à fumer est un poison; la tabatière est une boîte à arsénic; la pipe est un alambic qui distille un narcotique léthifère.

Qui veut trop prouver ne prouve rien, dit un ancien adage; c'est le cas de M. Boussiron, dont la brochure n'a pas converti un seul priseur, ni séparé un seul fumeur de sa pipe.

Nous nous dispenserons d'analyser les sophismes du docteur, qui se réduisent tous à cette affirmation ridicule : *le tabac est un poison*.

Ah bon dieu ! cher docteur, tout devient poison entre les mains des hommes qui en font abus. La médecine elle-même n'emploie que des poisons, voilà pourquoi elle tue tant de malades; tandis que le tabac, pris modérément, n'a donné la mort à personne.

Le tabac à priser, dites-vous, engendre des polypes, des fistules lacrymales; le tabac à fumer détériore les dents, épuise la poitrine et donne des nausées... Toute discussion se termine à l'amiable, si on sait s'entendre.

Raisonnons donc un peu, cher docteur, et soyons logiques, s'il est possible.

Vous avouerez avec nous, que le tabac n'engendre que de légers inconvénients, toutes les fois que les priseurs et les fumeurs en usent avec modération.

Le tabac n'est donc pas plus nuisible que les autres substances qui servent à l'alimentation de l'homme. En effet, le pain, la viande, le vin surtout, pris avec excès, causent de graves maladies, souvent même la mort, et vous pouvez dès lors les classer, comme le tabac, parmi les poisons.

In medio stat virtus, cher docteur; votre polémique contre les priseurs et les fumeurs est trop exclusive; en refusant tout au tabac, vous nous avez mis dans la nécessité d'examiner si réellement cette plante est un poison; nous avons lu les nombreux ouvrages écrits pour et contre, nous avons étudié les diatribes et les apologies, et de toutes ces recherches nous avons conclu :

Que le tabac est un poison, un vrai poison... Délicieux, céleste poison, comme l'eau, le café, que madame de Sévigné, aveuglée par la prévention, condamnait à l'oubli en disant : *Racine passera comme le café son immortel*.

Le tabac est un poison, comme les aliments que nous prenons chaque jour, comme le vin qui fait circuler le fluide vital dans nos veines, et abrutit si on en boit avec excès.

Considéré sous ce point de vue, le tabac est un poison; êtes-vous content docteur Boussiron?... Nous voilà rangés sous votre oriflamme médico-chirurgicale; mais comme vous, *in petto*, c'est-à-dire, dans le mystère de l'estaminet, nous crierons aux priseurs, nos respectables amis; aux fumeurs, nos frères bien-aimés :

« Le tabac est un poison : chers amis, continuez pour-tant à vous empoisonner avec sa poussière parfumée, « énivrante et poétique; empoisonnez-vous, empoisonnons « nous, priseurs et fumeurs, c'est un moyen sûr de se « bien porter. »

DECOUVERTE DU TABAC.

Le seizième siècle fut pour notre vieille Europe une époque de résurrection. Les peuples sortirent alors des ténèbres du moyen-âge, et saluèrent de leurs acclamations, le beau soleil de la renaissance. L'Italie se couvrit des chefs d'œuvre de l'architecture; Guttenberg dota l'univers de l'imprimerie; Christophe Colomb découvrit l'Amérique et inaugura ainsi la régénération qui s'opérait rapidement chez toutes les nations civilisées. Cet intrépide navigateur apporta de ces régions lointaines, le sucre, les épices, l'or, les diamants et mille richesses inconnues aux peuples anciens. Il apporta aussi le TABAC, cette plante, qui devait exercer plus tard un si grand empire sur les mœurs de tous les peuples, fut d'abord méconnue, et pour ainsi dire méprisée. Les bonnes et grandes choses trouvent d'abord peu d'appréciateurs, et le tabac resta longtemps inconnu.

Bizarre destinée des goûts terrestres ! La feuille chérie des Caraïbes a longtemps lutté contre des ennemis acharnés; et pourtant en moins de trois siècles, le tabac a soumis à un empire dont la durée paraît plus sûre que celle des superstitions ou des tyrannies invétérées, le monde mahométan, les tribus les plus sauvages et les plus éloignées de la civilisation.

En 1492, Christophe Colomb, après avoir débarqué à l'île San-Salvador, une des Lucayes, découvrit Cuba et Saint-Dominique. Craignant de se hasarder au milieu des sauvages, il envoya des éclaireurs dans l'île de Cuba. Ces éclaireurs, dit l'historien du grand navigateur, « rentrèrent en chemin beaucoup d'Indiens, hommes et « femmes avec un petit tison allumé, composé d'une sorte d'herbe dont ils aspirait la fumée.

Les habitants de Cuba sont donc les premiers fumeurs dont il soit fait mention dans l'histoire.

Le vénérable apôtre des Indiens, Barthélemy de Las Cazas, contemporain de Christophe Colomb, fait aussi mention des fumeurs américains, dans ses ouvrages. Il écrivait en 1527 :

« Les Indiens ont une herbe dont ils aspirent la fumée « avec délices. Cette herbe est dans une feuille sèche, « comme dans un mousqueton, pareil à ceux que font les « enfants pour la pâque du Saint-Esprit.

« Les Indiens l'allument par un bout, et suçent ou « hument par l'autre extrémité, en aspirant intérieure- « ment la fumée avec leur haleine, ce qui produit un as- « soupissement dans tout le corps. (Con el cual se ador- « mecen las carnes), et dégénère en une espèce d'ivresse. « Ils prétendent qu'alors on ne sent presque plus la fati- « gue. Ces mousquetons ou *tabagos*, comme ils appellent « eux-mêmes, sont en usage parmi nos colons; et comme « on les réprimandait sur cette vilaine coutume, ils ré- « pondaient qu'il leur était impossible de s'en défaire. « Je ne sais quel goût et quel profit ils pouvaient y trou- « ver. »

Assurément je professe la plus grande vénération pour la mémoire du vertueux Las Cazas, qui préserva souvent les malheureux Indiens de la cruauté des Espagnols. Mais ce célèbre missionnaire ne pouvait apprécier les prodigieux effets du *tabac* sur le physique et le moral de l'homme, surtout à une époque où les matelots seuls s'étaient aventurés à aspirer l'énivrante fumée des Caraï-

bes; ils ne pouvaient plus s'en défaire, dit Barthélemy de Las Cazas... Il était donc bien vif et bien prompt le plaisir de fumer, puisqu'il devenait en si peu de temps un besoin indispensable pour les fumeurs néophytes? Je ne sais quel goût et quel profit ils y trouvent, ajoute le missionnaire... Le goût du tabac ne peut être dignement apprécié que par un fumeur. Aucune langue ne peut exprimer le plaisir qu'on éprouve; cette sensation ne sera jamais parfaitement définie. Quant au profit, je crois que Las Cazas pouvait le contester; mais fumer était déjà pour les compagnons de Christophe Colombet de Fernand Cortez un gain réel fait sur l'ennui inséparable d'une longue navigation.

Les peuples de l'archipel indien, et surtout les Caraïbes, fumaient probablement plusieurs siècles avant l'arrivée des navigateurs européens. Qui leur apprit à faire usage du tabac, nous l'ignorons; mais tout nous porte à croire que la nature seule fut leur guide et leur révéla la les merveilleuses qualités de cette plante.

Les prêtres indiens s'occupaient beaucoup de divination, et il y avait dans chaque île une espèce de collège ou réunion d'Augures, qui faisaient profession de prédire l'avenir. Lorsqu'un de ces divins était mandé par une peuplade qui voulait le consulter sur l'issue d'une campagne projetée contre les voisins, il commençait par humer la fumée de plusieurs tabagos; ses collègues l'accompagnaient, se rangeaient autour de lui en demi-cercle et des nuages de fumée cachaient bientôt l'Augure, dont la tête se trouvait subitement exaltée par le tabac; il parlait alors un langage figuré, hyperbolique, extraordinaire, et le peuple étonné croyait entendre la voix de la divinité, qui avait choisi l'augure pour interprète.

En formant le projet de justifier le tabac des ridicules imputations de quelques adversaires, nous ne nous sommes pas proposé de préconiser les abus ou les mauvais usages que les hommes ont fait de tout temps de cette plante précieuse. Ainsi nous avons éprouvé un sentiment de vive indignation en lisant dans Barthélemy de Las Lazas, que les jongleurs indiens se servaient du tabac pour tromper le peuple trop crédule, en s'enivrant avec la fumée des tabagos.

Mais nous avons vu avec plaisir que ces mêmes Indiens se servaient aussi des tabagos pour la prospérité commune. Ainsi, dans les assemblées où on délibérait sur les intérêts de chaque peuplade, l'orateur qui devait porter la parole, ne montait à la tribune (si toute fois tribune il y avait) qu'après avoir subi une abondante fumigation.

L'orateur, assis sur une pierre, muni d'un énorme tabago, dont il aspirait avec précipitation l'odorante fumée, attendait sans sourciller les chefs de la nation qui s'approchaient de lui à tour de rôle, en lui recommandant de bien défendre les intérêts du pays, et en lui envoyant en même temps de copieuses bouffées de fumée au visage. La tête de l'orateur, ainsi environnée d'un nuage bleuâtre, s'exaltait graduellement, et tout à coup le Démôsthène caraïbe électrisait l'assemblée en lui parlant chaleureusement d'indépendance, d'honneur et de patrie.

Un voyageur espagnol assure avoir vu plusieurs de ces orateurs dont les discours paraissaient produire une grande impression sur les auditeurs, qui témoignaient leur enthousiasme par des cris et des battements de mains.

ORIGINE DU MOT TABAC.

BOTANIQUE — CULTURE — COMMERCE.

Les étymologistes se sont peu occupés de la racine du mot tabac. Le Dictionnaire de l'Académie ne donne pas la moindre explication; cela se conçoit facilement, messieurs les Quarante ont de tout temps abhorré les innovations, et prévoyant que l'ostracisme académique serait

impuissant contre le tabac, ils ont gardé dédaigneusement le silence le plus profond.

Ingratitude des hommes! je connais pourtant des académiciens qui présentent à se barbouiller continuellement la lèvre supérieure; je pourrais même en nommer quelques uns qui fument secrètement chez eux, et passent à culotter des pipes le temps qu'ils devraient employer à étudier la langue française.

Les botanistes et autres auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle sont presque tous unanimes sur l'origine du mot tabac. Ils le font dériver de Tabago, une des Antilles découverte par Christophe Colomb en 1498. Ils prétendent qu'on y connut le tabac en 1560 et que le nom de l'île est resté à cette plante.

Il ne nous sera pas difficile de détruire cette erreur historique qui est pourtant généralement adoptée.

Constatons d'abord qu'avant d'aborder à Tabago, Christophe Colomb avait déjà débarqué sur la plage de Cuba en 1492. L'historien de ses premières découvertes raconte longuement que les éclaireurs envoyés par le navigateur rencontrèrent des habitants qui fumaient des tabagos ou cigarres. Barthélemy de Las Cazas, dont nous avons cité textuellement les paroles, fait aussi mention des tabagos ou mousquetons en usage même parmi les colons.

On peut donc affirmer, sans craindre d'être démenti, d'une manière sérieuse, que le mot tabac appartient à un des dialectes caraïbes, et qu'il était employé par les indiens longtemps avant la découverte de l'île de Tabago par Christophe Colomb.

Dans les colonies espagnoles, notamment à la Havane, on a conservé le mot caraïbe; ainsi *chupar un tabago* signifie fumer un cigarre.

Ces diverses preuves puisées aux meilleures sources, dans les écrits des contemporains de Christophe Colomb, ne laissent aucun doute sur l'origine caraïbe du mot tabac, qui appartient incontestablement à un dialecte des insulaires indiens.

IMPORTATION DU TABAC EN EUROPE.—On ignore généralement si Christophe Colomb en revenant d'Amérique apporta des feuilles et des graines de tabac en Europe: tout porte à croire néanmoins, que ses compagnons de voyage, qui avaient appris à fumer chez les Caraïbes, restèrent fidèles à cette puissante habitude et continuèrent à fumer en Espagne. Nous n'avons pu trouver aucun document positif qu'en 1518.

Il est dit qu'à la fin de cette année le célèbre Fernand Cortez envoya des graines de tabac à l'empereur Charles-Quint; on les sema dans un jardin du palais, et tous les plants réussirent parfaitement; mais les seigneurs n'osèrent pas fumer parce que les médecins affirmaient que les feuilles américaines étaient un poison violent. Le tabac fut donc cultivé pendant quelques années à Madrid, seulement comme plante rare et objet de curiosité.

En 1521, Hernandez de Tolède envoya une grande quantité de graines en Espagne et en Portugal. Le tabac avait déjà triomphé des préjugés européens; plusieurs personnes voyant fumer les marins, sans qu'il leur arrivât le moindre accident, se hasardèrent à les imiter, et le nombre des fumeurs s'accrut rapidement.

On imagina vers la même époque de réduire les feuilles en poudre, et quelques années après, grandes dames, obles seigneurs et bourgeois, priaient avec fureur; on poussa l'amour du tabac jusqu'au fanatisme.

LE TABAC EN FRANCE.—L'Espagne et le Portugal comptaient déjà des milliers de fumeurs et de priseurs, et le tabac était encore inconnu en France.

(A CONTINUER.)

RIENS DU JOUR.

LES AVENTURES D'UN BIGAME.

SCÈNE AMÉRICAINE

La curieuse histoire qui suit, empruntée aux mœurs américaines, intéressera certainement ceux de nos lecteurs qui, dans ces derniers temps, ont suivi les nombreux procès en séparation de corps. Ils y verront quelles règles régissent le mariage.

En 1872, arriva en Californie, à San-Bernardino, un anglais nommé Oades, qui acheta un petit cottage et s'y fixa. Oades appartenait évidemment à une bonne famille anglaise. Il était instruit, intelligent, et il avait toutes les habitudes d'un homme bien élevé. Un an après son arrivée à San-Bernardino, il épousa une jeune veuve du voisinage, madame Nancy Foreland, et il en eut un enfant.

Le ménage Oades jouissait de la considération générale dans le pays, quand se produisit tout-à-coup un incident des plus étranges. Une dame, accompagnée de trois enfants, arriva un soir à San-Bernardino, et demanda des renseignements sur M. et madame Oades. On s'empressa de la satisfaire. Il faut croire que les renseignements qui lui furent donnés lui plurent, car dès le lendemain la dame aux trois enfants prit le chemin du cottage Oades. L'étonnement devint général quand on sut qu'elle s'y était installée, et cet étonnement se changea en stupéfaction quand on apprit qu'au vu et au su de madame Oades elle vivait maritalement avec M. Oades.

Les habitants de San-Bernardino se trouvaient scandalisés. Personne ne se scandalise plus facilement qu'un Américain. Ils dénoncèrent le cas au juge de police, et accusèrent Oades, et la nouvelle venue de concubinage et d'adultère.

Oades et la femme aux trois enfants présentèrent un certificat de mariage parfaitement en règle, établissant qu'ils s'étaient mariés en Angleterre vingt ans avant, et qu'ils avaient habité ensemble la Nouvelle-Zélande où les trois enfants étaient nés. Oades fut donc acquitté par le juge. Il s'en retourna chez lui parfaitement tranquille, et se remit à vivre avec madame Oades No 1, madame Oades No 2 et les quatre enfants vivaient d'ailleurs en parfaite intelligence.

Après avoir éprouvé un échec contre madame Oades No 1, les gens vertueux de San-Bernardino dressèrent leurs batteries contre madame Oades No 2. Ils se dirent que puisque la bigamie n'est pas admise Aux Etats-Unis, si madame Oades No 1 était la femme légitime, madame Oades No 2 ne pouvait être qu'une concubine, et par conséquent, son mari était coupable d'adultère. Oades fut donc encore traduit devant le juge de police, mais cette fois avec madame Oades No 2. Là il prouva qu'à l'époque où il habitait la Nouvelle-Zélande avec sa première femme, il s'était absenté un jour. A son retour, il avait trouvé sa maison brûlée par une tribu de sauvages et il avait acquis la douloureuse conviction que sa femme et ses enfants avaient péri dans le désastre.

Il y avait plus de cinq ans de cela, et la loi américaine permet le second mariage quand l'époux a disparu depuis cinq ans au moins. Oades était donc bien en règle, et les gens vertueux de San-Bernardino étaient battus sur toutes les coutures. Mais ils ne se découragèrent pas encore; ils envoyèrent une députation au grand juge du district, lequel déféra le cas à la cour d'assises où Oades comparut escorté de ses deux femmes.

Le grand juge prit la parole et démontra que l'affaire était embarrassante, mais qu'il était évident que la loi ne devait pas être interprétée à la lettre. Un des deux mariages devait être annulé, mais lequel? Voilà le point que le grand juge laissa à l'appréciation du jury.

L'avocat de Oades se borna à lire un article du code américain: «Ne pourra être déclaré bigame la personne dont le mari ou la femme a été absent ou absente cinq ans sans donner de ses nouvelles. (L'avocat ajouta avec raison qu'en matière criminelle, la loi ne doit pas être interprétée d'une façon élastique.)

Le jury acquitta Oades et ses deux femmes qui s'en retournèrent ravis chez eux.

Les gens vertueux de San-Bernardino ne perdirent pas courage. Ils se cotisèrent pour obtenir des consultations de grands avocats. Les grands avocats ne trouveront qu'un moyen, celui d'appliquer l'article du code qui dit qu'un mariage peut être annulé lorsque le premier époux était vivant au moment du second mariage. Malheureusement cette nullité ne pouvait être invoquée que par un des époux qui se montraient très satisfaits de leur situation. On alla jusqu'à offrir 50.000 francs à une des femmes, pour lui faire demander la nullité. Elle ne voulut rien entendre.

On envoya alors le pasteur chez Oades afin de le convertir à des idées meilleures. L'Anglais reçut le pasteur les mains dans les poches, mais très-courtoisement.

Il l'écouta avec attention, puis répondit:

— Vous avez raison; moi aussi, théoriquement je suis monogame. Mais ce n'est pas ma faute si les circonstances m'ont fait bigame, et si vos lois sont impuissantes à m'en empêcher?

Outrés de cette réponse les gens vertueux de San-Bernardino firent un grand meeting pour délibérer sur le parti à prendre. Oades trouva original d'aller lui-même au meeting pour y donner son avis sur son propre cas.

Après une longue discussion, on décida qu'on adresserait une pétition au gouvernement pour le prier d'annuler un des deux mariages d'Oades. Ce dernier intervint et fit remarquer à la foule que son moyen était mauvais; car, d'une part, la loi interdit au gouvernement de prononcer un divorce; d'autre part, la Constitution des Etats-Unis porte qu'aucun Etat ne peut voter de lois destinées à annuler un contrat.

La foule était consternée. A ce moment une voix cria:

— Il y a un moyen de tout arranger, c'est de pendre Oades!

La foule accueillit l'idée avec enthousiasme. Oades se vit perdu et se sauva vers son cottage. Mais au moment où il allait y entrer, il fut saisi par les gens vertueux de San-Bernardino qui lui passèrent une corde au cou, et se mirent en devoir de le pendre. On allait hisser Oades à un de ses propres arbres, au grand désespoir de mesdames Oades No 1 et No 2, qui regardaient la scène par la fenêtre, quand la police arriva et délivra le patient.

La nuit suivante, le cottage fut incendié.

L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRERES & DANSEREAU.